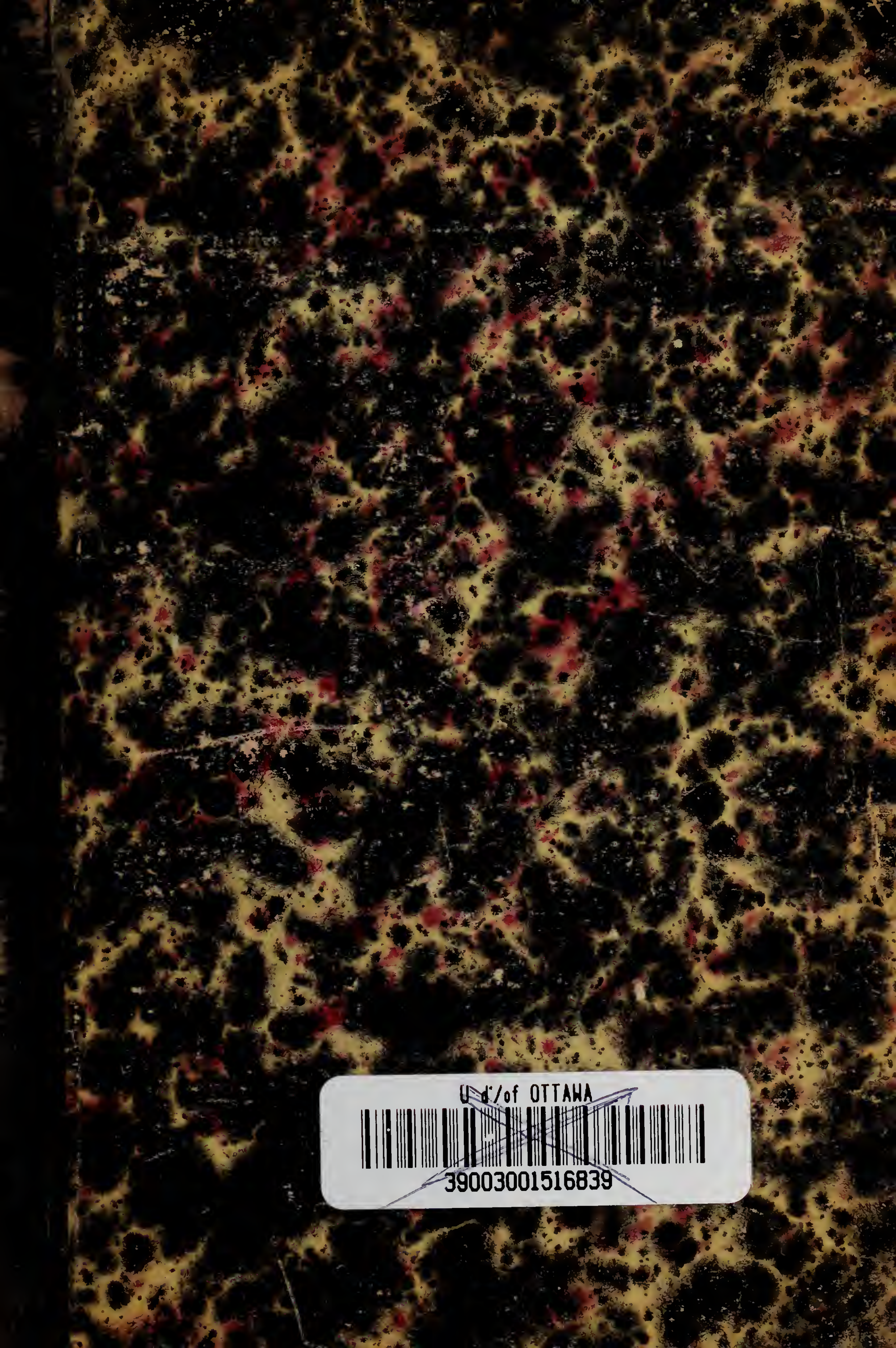
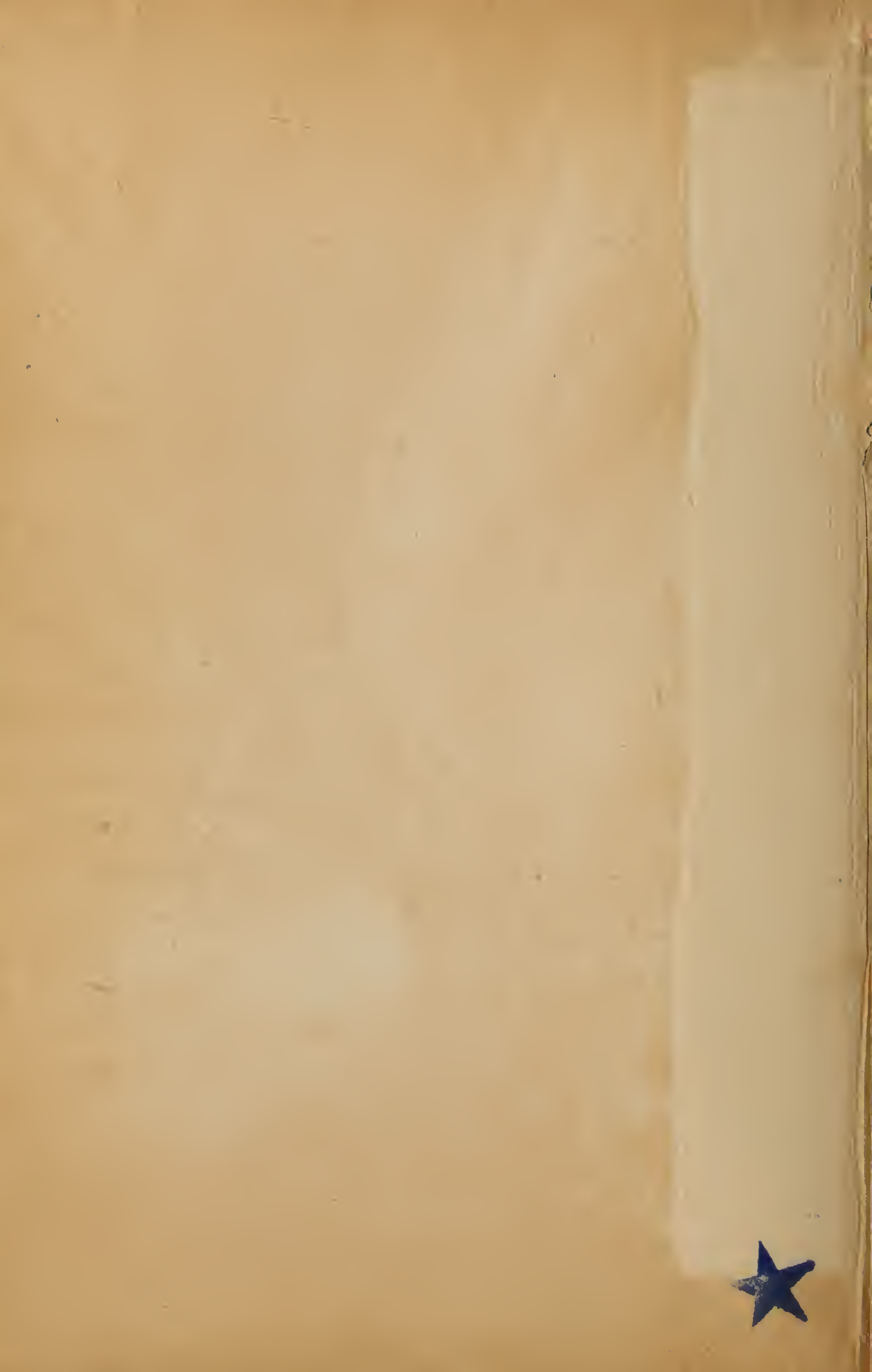

U d'/of OTTAWA
39003001516839





SA GRANDEUR MONSEIGNEUR SOULÉ

STATION DU CARÊME

DE 1888

PAR SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR SOULÉ

ÉVÊQUE DÉMISSIONNAIRE DES ILES DE LA RÉUNION ; PRIMICIER DU CHAPITRE ÉPISCOPAL DE ST-DENIS, COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC., ETC.

À

NOTRE-DAME

(*DE MONTRÉAL*)

ÉDITÉE PAR

GONZALVE DESAULNIERS

MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
20, RUE SAINT-VINCENT

1888

PRÉFACE

De tous côtés nous avons entendu formuler autour de nous cette observation : Est-il possible que cette magnifique Station de Notre-Dame subisse le sort de toutes choses humaines, que le mouvement universel qu'elle a créé et que nos successeurs n'auront pas vu, soit perdu pour la postérité. Faudra-t-il leur redire encore :

> " C'est ainsi qu'ici-bas tout passe, tout s'efface,
> " Hélas sans laisser d'autre trace ! "

Sans doute les anges du ciel et la reconnaissance des consciences réveillées en garderont le souvenir ; mais ce n'est pas assez : quand nous aurons vieilli, il nous eut été doux de penser à ces grands jours, de revoir en souvenir notre église paroissiale pleine, des parvis jusqu'au faîte, d'auditeurs avides qui venaient par dix mille écouter l'évêque missionnaire. Il nous eut été doux de relire à nos familles quelques fragments de son œuvre, d'imiter quelques-uns de ses gestes, des accents de sa voix et de leur dire les larmes aux yeux : " J'y étais, que ce fut beau ! "

> " Hæc olim meminisse juvabit ! "

C'est pour répondre à ce désir du public catholique que nous avons pensé à publier sous le titre de " *Souvenir de la Station de Mgr Soulé à Notre-Dame* ", les comptes-rendus les plus complets que nous ayons pu nous procurer, soit par la sténographie, soit par les analyses qui en ont été faites.

Nous n'ignorons pas quelle différence il y a entre la parole parlée et la parole écrite, la première, chaude impression de

l'âme qui jaillit sous le feu électrique des regards de dix mille spectateurs attachés sur l'orateur qui le forcent à répéter son mot, à amplifier une explication, à oublier la correction même, pour populariser la pensée ; et dès lors quel tort nous faisons au talent de Sa Grandeur en le reproduisant ainsi sans les apprêts indispensables de la parole écrite.

Mais, nous croyons que l'apôtre de Dieu, à une semblable objection, répondrait comme saint Augustin : " Qu'importe que les grammairiens me reprennent, si les peuples me comprennent ! "

Et les peuples qui vous ont compris, vous comprendront mieux encore, Monseigneur, grâce à cet humble travail, nos enfants vous comprendront et vous entendront en jalousant le bonheur que nous avons eu de vous connaître !

Toute la pensée de l'orateur nous a paru se résumer dans ce texte de saint Paul : " *Je fais profession de ne connaître parmi vous que Jésus-Christ, et encore Jésus-Christ crucifié.*" C'est le crucifix qu'il contemple et qu'il fait contempler; les rayons qui partent des pieds, des mains et de la tête du Sauveur se prolongent jusqu'à lui : comme tous les grands disciples de la croix, il en fait sa lumière, sa force et son inspiration.

Nous aurions voulu, dans cet opuscule, pouvoir reproduire ce qu'il a dit du Gethsémanie, mais les limites de notre travail ne nous le permettaient pas ; nous n'avons réédité que ses sermons du dimanche et ceux de sa retraite dans lesquels il est revenu à la personne du Christ, d'une façon plus directe et plus intime. *Jésus Tout-Puissant*, *Jésus principe de tout bien*, *Jésus père de la miséricorde*, *Jésus victime*, *Jésus principe de la vie*, *etc.*, *etc.*, voilà les différentes pensées dont nous offrons l'admirable développement à nos lecteurs qui ont été ou qui auraient tous voulu être, comme nous ses auditeurs.

GONZALVE DESAULNIERS.

STATION DE

MONSEIGNEUR SOULÉ

A L'ÉGLISE NOTRE-DAME

DE MONTRÉAL

JÉSUS TOUT-PUISSANT

SERMON PRONONCÉ LE 26 FÉVRIER, DEUXIÈME DIMANCHE DU CARÊME,

Christus est hodie, heri et in sæcula sæculorum—Amen.

Jésus était hier, Il est aujourd'hui et Il sera demain, dans tous les siècles des siècles.—Ainsi soit-il.

Ma bouche et mon cœur s'ouvrent vers vous, ô Canadiens ! peuple chrétien, peuple loyal, peuple de frères, aimé des hommes, aimé de Dieu ! peuple aux origines si pures, aux mœurs si douces, aux destinées si belles !

Mon cœur s'ouvre vers vous pour vous dire : Salut à vous et bénédictions sur vous !

C'est donc ici, au Canada, terre héroïque autant qu'hospitalière ; c'est donc ici belle cité de Dieu et de la Sainte Vierge Marie, la Ville-Marie dont on raconte au loin, surtout en notre France, tant de glorieuses choses ; c'est donc ici, Eglise trop aimable de Montréal, où je dois, Evêque ballotté par les vents et les flots, le temps

et les choses, par l'adorable Providence, m'arrêter un moment et faire entendre la sainte parole de Dieu.

Qu'il soit béni ce Dieu qui m'a réservé cette joie, cette consolation suprême, Frères, celle de vous voir, de vous connaître et vous aimer.

En présence de cette grande assemblée, si noble, si imposante, si religieuse, toute mon âme émue s'écoule en reconnaissance devant le Seigneur et devant vous

Les vénérables prêtres de Saint-Sulpice qui sont mes pères dans la foi, dans le sacerdoce, dans la direction de mon âme comme ils sont d'ailleurs, il faut encore le dire, des oracles du ciel pour le clergé de France, les vénérables prêtres de Saint-Sulpice m'ont dit : “ Allez, évangélisez ce peuple canadien qui nous est si cher ”; et je suis venu.

Votre auguste et bien-aimé pontife a daigné m'accueillir avec une bonté touchante et il m'a donné mission, c'est pourquoi je vais parler.

Je vais parler d'abord de vous, Seigneur Jésus, de vous que ce peuple canadien adore et sert avec tant de fidélité.

Je vais parler de vous aujourd'hui et toujours, et toujours de vous.

Il était hier, Il est aujourd'hui et Il sera demain, dans les siècles des siècles, Amen.



Mes Frères, quelles que soient les pensées et les agitations des hommes, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils confessent Jésus ou qu'ils le nient, qu'ils l'adorent ou qu'ils le blasphèment, qu'ils fléchissent le genou devant Lui, comme le font au ciel, sur la terre, dans l'en-

fer, les anges, les chrétiens fidèles, les démons, dans un tremblement de crainte, de respect ou d'amour ; ou bien qu'ils l'offensent, qu'ils l'insultent à plaisir : qu'ils vénèrent sa croix adorable, le signe de rédemption, en vivant à son ombre, à ses pieds, en fondant en elle leurs plus chères espérances, en la posant avec bonheur et confiance sur leur cœur de chrétien, sur leur poitrine de prêtre, de vierge, de pontife, en la dressant sur nos autels, sur nos tabernacles, au sommet de nos temples, sur tous les chemins de la vie, sur la tombe des morts, toujours respectée ; ou bien qu'ils l'abattent, qu'ils la détachent d'une main sacrilège et téméraire, comme on l'a vu ailleurs, pour la fouler aux pieds et la jeter au rebut : qu'ils professent la croyance en sa présence réelle dans la Sainte Eucharistie, comme vous le faites solennellement tous les jours ; ou bien qu'ils se détournent de Lui, qu'ils l'abandonnent, qu'ils l'oublient dans le fond de son tabernacle comme un mort enseveli dans le fond de son tombeau, rien n'y fait, rien n'y fait : Ne nous y trompons pas ! " Il était " hier, Il est aujourd'hui et Il sera demain, dans tous " les siècles," Jésus-Christ, Vivant, Vainqueur, Souverain qui commande, qui règne, Jésus-Christ Rédempteur.

Gardons-nous bien, mes Frères, de nous faire une idée, une conception trop étroite de la grande vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en nous bornant à la considérer dans les limites si restreintes de sa mortalité, dans le court espace de temps qu'il a passé sensiblement au milieu des hommes sur la terre. Elargissons nos vues et comprenons que ce ne fut là qu'une manifestation passagère de Celui qui ne passe pas, mais qui demeure. Elargissons nos vues et comprenons que la grande vie de Jésus Rédempteur déborde de toutes

parts, qu'elle ne connaît ni limite, ni mesure, qu'elle s'étend à toutes les générations et tous les âges, et qu'elle remplit d'elle-même le temps et l'éternité, selon qu'il est écrit : " Il était hier, Il est aujourd'hui et Il " sera demain, dans les siècles des siècles."

I

Il était hier, dans ce grand hier, dans cette veille immuable du temps qui s'appelle l'Eternité. Il était, dans cet hier de l'Eternité, Dieu vivant, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, substantiel au Père, engendré par Lui, Verbe Eternel, sagesse incréée, parole ineffable, splendeur de gloire, deuxième personne de la Sainte Trinité. Il était, dans cet hier Eternel, Roi, Roi prédestiné de la création future, posant déjà devant le Tout-Puissant Créateur, dans sa personne adorable, l'exemplaire essentiel de son futur royaume, le type achevé, l'idéal de la future création. Il était, dans cet hier de l'Eternité, Rédempteur prédestiné de cette création universelle, de ce monde futur dont la faiblesse, la décadence, la chute étaientprévues dans l'ordre et le plan divins, s'offrant déjà en complément de toutes choses, en sacrifice, et disant durant les heures éternelles : " C'est moi, c'est moi qui viens pour restaurer l'univers, pour racheter le genre humain et pour rendre à jamais éclatante la gloire de Dieu."

Il était, dans cet hier de l'Eternité, préludant à sa mission future, préparant les éléments de sa rédemption, prédisposant les conditions et les formes de son incarnation ; Il était, nous disent plusieurs docteurs de son Eglise, posant, bien avant l'origine de l'homme, dans les hauteurs des cieux, devant la face des anges, le fantôme de son humanité.

Ce fut là, disent les Sts. Pères, le genre d'épreuve qu'ont dû subir les anges. Jésus Rédempteur leur apparut un jour dépouillé de sa gloire, revêtu de l'infirmité de la nature humaine, pauvre, humilié, couvert d'opprobres, sanglant, crucifié, tel qu'il devait apparaître un jour sur le Calvaire aux regards des hommes, et sollicitant, ainsi revêtu du manteau de la chair, de la part de chacun de ses anges, un acte de reconnaissance, un acte d'adoration. A cet aspect, Lucifer scandalisé s'est mis en révolte et a refusé l'acte d'adoration et de reconnaissance. Jésus Rédempteur est ainsi devenu pour lui et pour ses anges rebelles, l'occasion de sa chute et de son éternelle damnation. Par contre, les anges fidèles ont adoré, et Jésus Rédempteur est devenu pour eux la cause du salut éternel et l'assise fondamentale de leur gloire et de leur félicité !

Il était, dans cet hier de l'Éternité, le remplissant de son être, de sa personnalité divine, de l'idée de son incarnation, de l'idée de son perpétuel sacrifice, de sa permanente rédemption.

Il était hier, qu'est-ce à dire encore ? Voulez-vous entendre, mes Frères, par cette veille, les cinquante siècles qui ont précédé, dans le temps, son apparition dans ce monde inférieur, ces cinquante siècles qui composent comme la veille temporaire du grand jour de sa vie mortelle ici-bas ? Eh bien ! il vivait durant ces cinquante siècles, dans la promesse mémorable du Libérateur, du Messie à venir, dans cette idée profonde qui a pris racine, dès l'origine, aux entrailles mêmes de l'humanité. Idée profonde, en effet, idée salutaire, consolante, rédemptrice qui a tenu le monde en éveil et en perpétuelle espérance durant ces cinquante siècles, et qui l'a empêché de mourir mille et mille fois d'ennui,

de dégoût et de désespoir. Eveillée par Dieu lui-même, aussitôt après la chute d'Adam, au Paradis terrestre, cette idée de Jésus Rédempteur est partie de là comme une lumière, et s'est répandue par toute la terre, à travers toutes les régions, chez tous les peuples civilisés, barbares, sauvages ; elle a passé partout, survivant à tous les âges, à toutes les morts, elle seule debout, elle seule vivante, elle seule immortelle, l'idée de Jésus Rédempteur. Elle s'est manifestée, sous mille noms divers, sous mille formes diverses : tantôt c'était la rosée qui devait descendre des cieux ; tantôt la nuée qui devait pleuvoir le juste, tantôt la terre s'ouvrant et germant le Sauveur.

Mais c'était toujours elle, la grande idée de Jésus Rédempteur. A-t-elle jailli dans le sein de chacune des intelligences humaines, dans chacune des consciences humaines ? Peut-être. A-t-elle brillé dans tous les mouvements de la vie humaine, de la vie sociale ? Certainement, incontestablement.

Cette idée de Jésus Rédempteur s'est épanouie dans toutes les espérances humaines, elle a gémi dans toutes les douleurs, elle a pleuré dans toutes les larmes, elle a crié, elle a palpité au sein de toutes les tortures, elle s'est affirmée d'une façon divine dans tous les cultes, dans toutes les religions, sur tous les autels, dans tous les sacrifices, et toujours cette idée de Jésus Rédempteur a consolé, a reposé les hommes malheureux, les hommes pécheurs ici-bas.

Job, assis sur son fumier, sur son trône de misère, la saluait avec amour, de loin, douze siècles avant son apparition, quand il disait : " Je sais que mon Rédempteur est vivant et que dans ma chair je verrai mon Dieu."

Le Sage païen la contemplait aussi avec admiration et la personnifiait même dans cette fiction sublime du juste malheureux. Et le peuple Hébreux tout entier n'a vécu sous la protection de Dieu, n'a été promené par Lui à travers tous les peuples, tous les déserts, toutes les captivités, toujours en l'air, toujours errant, que pour tenir en éveil par ses lois, ses rites, ses coutumes, ses figures, ses destinées, l'idée toujours vivante de Jésus Rédempteur vivant.

Il était hier, qu'est-ce à dire encore ? Voulez-vous entendre, mes Frères, par cet hier de Jésus, votre passé à vous, la série des jours et des années de votre vie écoulée jusqu'à cette heure ? O Dieu béni ! Dieu d'amour ! votre passé, à Vous, est tout plein de Jésus Rédempteur !

En vérité, quand vous êtes venus au monde, ses bras vous ont reçu, ses mains vous ont béni, son cœur vous a aimé, son âme est entrée par la grâce en votre âme ; vous avez été purifiés dans les eaux de son baptême, son souffle a chassé le démon de vos cœurs ; vous avez grandi à l'ombre de sa croix et de ses divins mystères ; vous avez marché sous la tutelle de ses anges, dans la lumière de son Evangile et de sa vérité ; son souvenir a toujours consolé vos tristesses ; sa grâce vous a soutenu, son pardon vous a sauvé ; son nom très doux a fait votre joie ; sa chair et son sang vous ont servi de nourriture ! O Dieu béni ! Dieu d'amour ! Votre passé à vous, mes Frères, est tout plein de Jésus-Rédempteur. *Il était hier pour vous.*

II

Le texte sacré ajoute : Il est aujourd'hui, *Hodie.* Hier, c'était une veille, et cette veille, c'était l'Eternité ; au-

jourd'hui, c'est le lendemain de la veille, et si vous voulez c'est le temps. Oh ! le temps, Jésus-Rédempteur le remplit de son Etre, comme Il remplit l'éternité. Le temps, jour fugitif, qui naît à cette parole ! " Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre" ; et qui finit à celle-ci : " Il n'y aura plus de temps."

Le temps ! image mobile, on l'a dit, de l'immobile éternité, pavillon d'un jour donné à toute créature, dans le sein de l'éternité. Tente légère, ouverte le matin, repliée le soir ; car mille ans, ô mon Dieu, ne sont devant Vous qu'un seul jour ! *Hodie.*

Le temps, succession des siècles qui s'envolent, cours rapide qui s'écoule, mais sur lequel Jésus-Rédempteur demeure et surnage toujours ! *Hodie.*

Le temps, il mesure l'existence de toutes les créatures ; il naît, il vit, il meurt, il renaît sans cesse avec elles. Mais Celui qui domine le temps et les créatures, sans jamais naître et jamais mourir, c'est le Roi immortel des siècles, c'est Jésus-Rédempteur ! *Hodie !* Et voilà qu'en remplissant le temps de son Etre, par un prodige de sa puissance et de son amour, Jésus Rédempteur lui imprime un cachet de lui-même, lui communique quelque chose de sa vertu, quelque semblant de sa puissance et de son immortalité.

En effet le temps, indolent et volage de sa nature, s'éveille avec Jésus ; il travaille avec Jésus, il travaille sans relâche au triomphe du bien, de l'ordre, de la justice et de la vérité. Il travaille si bien qu'il devient le maître par excellence, et nous le disons tous les jours : le temps est un grand maître. Mais faut-il savoir pourquoi ? C'est parce qu'il porte dans son sein Jésus Rédempteur. Et bien que ce soit dans le temps principalement, que le prince de ce monde, que Satan

travaille et que ses suppôts travaillent avec lui, en suscitant les troubles et les révolutions de la terre, en soulevant les ténèbres, l'erreur, le mensonge partout, en bouleversant les principes régulateurs des hommes et des sociétés, en confondant dans un effrayant pêle-mêle le bien et le mal, le vice et la vertu ; oui, bien que ce soit dans le temps principalement que Satan et ses suppôts travaillent, le temps, pénétré qu'il est de la toute puissance de Jésus Rédempteur, leur résiste et triomphe.

Il va, le temps, il marche, il avance lentement, trop lentement quelquefois au gré de nos désirs empressés, mais il va toujours,élaborant paisiblement toutes choses, dissipant les ténèbres, écartant l'erreur, et faisant jaillir du sein de la confusion tous les éléments épurés à son creuset, les notions claires, les idées salutaires, les principes rédempteurs de l'humanité.

Comme nous voyons, après les noires tempêtes et les batailles, le soleil se lever, sur le sang et sur les ruines, tranquille et radieux, ainsi le temps, passant par-dessus tout, pénétrant tout, mais emportant toujours dans son sein Jésus Rédempteur, poursuit sa carrière, belle comme le jour. *Hodie.*

Eh ! que serait le temps, je vous le demande, sans Jésus-Rédempteur ? que serait-il sans Jésus, c'est-à-dire sans lumière, sans amour, sans beauté, sans espérance ? Quoi ! naître, venir dans ce monde sans l'avoir demandé, vivre, souffrir, pleurer, mourir, n'avoir jamais sous les yeux que le spectacle des misères et des fléaux humains : la faim, la soif, la guerre, le sang, la désolation universelle, la destruction permanente, la mort, la tombe, la poussière — car enfin tout cela c'est le temps, et le temps n'est que cela—Que serait-il,

si Jésus Rédempteur et compatissant ne venait se mêler à tous ces désastres, à toutes ces ruines ?

Et Dieu lui-même que serait-il pour nous, si Jésus ne remplissait pas le temps, en présence de ce gémissement universel de toute créature, en présence de ce grand pleur qui tombe, qui coule sans cesse, intarissable, dans le temps ? Aurait-il des entrailles de miséricorde, serait-il un Père, serait-il le Bien, serait-il le Mal ?

Oh ! le temps, sans Jésus Rédempteur, serait un épouvantable mystère, une carrière terrible où nous verrions toutes les générations, une à une, tomber et venir se faire égorger sous les regards d'un maître sans cœur, d'un maître impitoyable. Le temps serait un vestibule de l'enfer, l'enfer même et Satan serait Dieu ! Mais grâce à Jésus, grâce au Rédempteur, Il remplit le temps de son Etre, Il le console et Il l'explique. Le temps, avec Jésus-Rédempteur, c'est l'expiation du péché, c'est l'épreuve de la vertu, c'est l'amour de l'homme s'offrant en sacrifice à un Juge, à un Dieu, à un Père qui le voit, l'encourage et le bénit.

Le temps avec Jésus, c'est le pèlerinage des élus, c'est le passage rapide de ce jour fugitif au jour éternel, *Hodie*.

Il est aujourd'hui.

Nous pouvons encore, mes Frères, entendre, par cet aujourd'hui de Jésus Rédempteur, le jour de sa vie mortelle ici-bas, par conséquent le jour aimable de Bethléem, chanté par les bergers, les mages et les anges du ciel ; le jour salutaire de Nazareth, de son travail, de son silence, de son obscurité, de son obéissance, de tous les grands exemples de vertu que Jésus nous a laissés ; le jour charitable de sa prédication

évangélique, tout retentissant du bruit de sa parole et de l'éclat de ses miracles ; le jour glorieux de Thabor où le Père le proclame son Fils bien-aimé, le jour pompeux de son triomphe à Jérusalem où son peuple lui chante : " Hosanna ! " ; le jour sanglant de son sacrifice, de sa passion et de sa mort sur la croix ; le jour étincelant de sa résurrection et le jour glorieux de son ascension au Ciel. Oh ! jour aimable, jour de grâce, ce jour où apparut *la bénignité du Sauveur* sur la terre, où les hommes ont pu le voir de leurs yeux, le toucher de leurs mains, respirer comme le souffle de son âme, jour aimable, qui commence à ces paroles : " *Le Verbe s'est fait chair*," et qui finit à celles-ci : " *Jésus s'est élevé dans les cieux.*"

Par rapport à vous-mêmes, mes Frères, quel est aujourd'hui ce présent de Jésus Rédempteur ? C'est la grâce de Dieu qui vous est donnée avec une grande abondance durant ces jours de salut ! c'est sa miséricorde qui vous sollicite ; la rémission de vos péchés qui vous est offerte à tous dans le sacrement de pénitence ; la dignité de la vie que vous recouvrez avec la paix de la conscience, la joie, les douceurs de la piété, de la prière, de la vertu ; c'est la participation au corps et au sang de Jésus Rédempteur ; c'est la vie divine. Voilà le présent de Jésus pour vous ; voilà le grand jour qu'Il fait lever présentement sur votre âme, *Hodie*, aujourd'hui.

III

Le texte sacré ajoute encore : *Et in sæcula ;* Et Il sera dans tous les siècles des siècles, c'est-à-dire : Il sera demain, Il sera dans l'avenir, Il sera toujours !

Mais si Jésus Rédempteur doit vivre ainsi toujours

et toujours triomphant, les méchants, les impies de la terre ont donc beau dire et beau faire, ils ont beau frémir et travailler contre lui dans l'ombre, ou à découvert ; ils ont beau vouloir le persécuter, le chasser, le maudire, le démolir, oui, oui ! vains efforts, attentats ridicules, s'ils n'étaient sacrilèges, s'ils n'étaient abominables ! Ils passeront les impies, les méchants, les maudits de la terre, et Lui restera : Il sera demain : " *Et in sæcula,*" Il sera dans les siècles des siècles !

Oh ! ce lendemain, cet avenir de Jésus Rédempteur, si nous le considérons dans les limites du temps, n'est rien autre chose que la série des siècles qui vont s'écoulant, depuis son ascension glorieuse au Ciel, jusqu'à la fin des temps. Par conséquent, c'est la dispersion des apôtres qui vont se partager le monde et porter aux quatre coins de la terre le nom et l'Evangile de Jésus Rédempteur ; ce sont les catacombes, les arênes sanglantes où des millions de chrétiens martyrs vont tomber, vont souffrir et mourir dans le sang, avec tant d'intrépidité et de joie, à la gloire éternelle de Jésus Rédempteur !

Ce sont les grands déserts, les Thébaïdes, où des millions de chrétiens iront vivre et mourir heureux sous le seul regard de Jésus Rédempteur ; ce sont ces phalanges de missionnaires, qui, à l'exemple des apôtres, iront dans le monde entier porter le nom, l'Evangile, la sainte parole, le joug aimable de Jésus Rédempteur ; ce sont ces bataillons de guerriers intrépides, de preux chevaliers, qui, pendant plus de deux siècles, se porteront à la conquête du tombeau de Jésus Rédempteur ; ce sont ces légions innombrables de chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui, pendant toute leur vie, s'étudieront à ressembler à Jésus

Rédempteur, à reproduire dans leur personne quelque chose de ses vertus adorables, de son humilité, de sa douceur, de sa patience, de son dévouement, de sa charité, de la tendresse de son âme ; des milliers de chrétiens qui s'appliqueront à imprimer dans leurs membres, dans leur chair vive les stigmates sanglants de Jésus en portant sa croix !

Le lendemain de Jésus Rédempteur, ce sera encore, quand viendra l'heure, la soumission du monde entier à ses pieds adorables, un seul bercail, un seul troupeau sous la conduite du Pasteur unique, de Jésus Rédempteur ; ce sera cet incomparable triomphe, ce concours solennel où toutes les intelligences, toutes les volontés humaines, toutes les forces vives, toutes les âmes, avant de s'envoler de la terre, toutes les voix, avant d'expirer, voudront chanter le cantique de reconnaissance et d'amour, cet hymne immense, grandiose, universel du temps qui va mourir, à la gloire de l'Immortel, de Jésus Rédempteur !

Et pour nous, mes bien chers Frères, quel sera cet avenir de Jésus Rédempteur ? Oh ! je puis bien le dire, je puis être prophète, et, si vous le voulez, prophète de bonheur, ce sera la paix faite avec Dieu, une vie innocente, vertueuse, profondément chrétienne : ce sera la bénédiction sur vous, sur tout ce qui vous touche, sur tout ce que vous aimez, de Jésus Rédempteur ; ce sera l'épreuve,—car l'épreuve dure autant que la vie,—le travail, la peine, la maladie, la douleur, mais aussi la soumission, la patience, l'esprit de sacrifice, la divine espérance ; ce sera la mort, mais une mort environnée de toutes les consolations de la foi ; ce sera la tombe, mais une tombe qui saura garder immortelle, la mémoire d'un juste ! *In memoriâ æternâ erit justus ;* ce

sera le Ciel où ce juste ira régner avec Jésus Rédempteur !

Oh ! demain ! le lendemain de Jésus, ce sera comme la veille, encore l'Eternité !

Quand se lèvera ce grand lendemain des choses passagères, ce grand jour de l'éternité, le monde tombera en ruines, nous dit le saint Evangile, la terre en épouvante, la mer en confusion ; alors on verra Jésus Rédempteur, le Fils de l'Homme apparaître sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté. Alors ceux qui l'auront méprisé sur la terre, ceux qui l'auront méconnu, ceux qui l'auront renié, ceux qui l'auront maudit, ceux-là trembleront, ils sècheront de terreur en sa présence et diront : " Nous nous sommes donc trompés ! " Ils se seront trompés !

Collines, tombez sur nous, montagnes écrasez-nous ! —Attendez, impies ; il est une autre sentence que Jésus, qui n'est plus votre Rédempteur, mais votre Juge inexorable, va faire tomber sur vous ! " Allez, " maudits, au feu éternel ! Allez loin de cette face que " vous avez conspuée pour votre damnation ! Allez au " feu, pour votre châtiment ; au feu éternel, pour votre " désespoir ! "

Demain, pour l'impie, c'est l'enfer, c'est la glorification éternelle de la justice de Jésus Rédempteur. Demain, pour le juste, c'est le Ciel ; c'est la glorification éternelle de sa miséricorde et de son amour : " Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume des Cieux, qui a été préparé pour vous."

Chef de ce grand peuple des élus, Jésus en est encore la concentration et le bienheurex repos ; Il recueille toutes les âmes saintes en Lui ; Il les consomme en Lui,

dans l'unité divine, et les couronne de sa propre gloire et de sa propre félicité.

Oui, demain, pour le juste, c'est le Ciel, c'est la glorification éternelle de la miséricorde et de l'amour de Jésus Rédempteur, à qui soit toute gloire, dans les siècles des siècles. *Amen ! !* car telle est, mes chers Frères, la volonté immuable du Dieu tout-puissant qui s'impose, qui s'accomplit, qui se repose ; tel est le cri d'amour que tous les anges font retentir dans toute la profondeur des cieux ; *Amen !* Tel est l'acte d'adoration de tous les mondes, de ceux d'hier, de ceux d'aujourd'hui, de ceux de demain, devant la face de Jésus Rédempteur, *Amen !* Que tel soit en ce jour l'acte de notre foi, l'accent de notre prière et le repos de toutes nos espérances, dans Jésus Rédempteur. *Amen.*

JÉSUS PRINCIPE DE TOUT BIEN.

SERMON PRONONCÉ LE 4 MARS, TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

Jésus-Christ, principe du bonheur universel des hommes.

Mes Frères,

Verbe Eternel, Fils de Dieu et Fils de l'homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ rapproche en sa personne adorable deux natures que séparait une distance infinie ; Il réunit en lui-même le Ciel et la terre, l'homme et Dieu ; Il est l'âme, le principe et la consommation de toutes choses ; des plans divins, d'abord, comme aussi de tous les évènements qui s'agitent et qui s'agiteront encore jusqu'à la fin des temps. Et dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, rien ne s'explique que par lui : ôtez Jésus-Christ du monde et vous ne comprenez plus le monde ; le monde n'est plus pour vous qu'une chimère, qu'une énigme, qu'une vague illusion destinée à retomber bientôt dans le néant.

Ah ! quand nous lirons, un jour, clairement au Ciel, dans l'essence divine, miroir fidèle où vont se réfléchir toutes les réalités, nous saisirons alors le mystérieux enchaînement des choses, et nous comprendrons com-

ment et avec quel admirable concert, tout se rattache à Jésus-Christ, tout dessine son œuvre, tout proclame sa grandeur souveraine, rédemptrice, sa mission bienfaisante parmi nous. En attendant cette révélation dernière, essayons aujourd'hui de comprendre, mes Frères, comment Jésus est le seul principe du bonheur universel pour les hommes.

En vain, durant les cinq mille ans qui ont précédé sa venue dans le monde, et les deux mille qui l'ont suivie, le temps a fait éclore une multitude de grands hommes de génies divers. Les uns ont brillé par leur intelligence : ils ont fondé des sociétés nouvelles, fait des lois, adouci les mœurs, rappelé aux hommes leur céleste origine, réveillé quelquefois dans leur âme des sentiments dignes de leur divine grandeur. D'autres se sont montrés forts, puissants, dominateurs ; ils ont étendu, les armes à la main, les limites des empires, courbé la terre sous le poids de la force, fait couler des flots de sang humain, et effrayé le monde par le sinistre éclat de leur gloire. D'autres, plus pacifiques et plus doux, ont semé des œuvres de bienfaisance autour d'eux, secouru leurs semblables, consolé les cœurs au milieu des misères et des infortunes de la vie, mais nul d'entre eux, nul jamais, n'a pu ramener les hommes au bonheur. Seul Jésus-Christ en qui résident essentiellement la vie et la lumière, ainsi que nous le dit Saint Jean, quand il commence à nous raconter son histoire, seul Jésus a assez de puissance et d'amour pour opérer cette merveille ; seul il a pu rendre ses fidèles heureux, en leur communiquant sa lumière et sa vie.

Je ne voudrais pas, mes frères, donner à mes paroles une signification trop mystique, en parlant, par exem-

ple, de cette vie éternelle que Jésus est venu apporter au monde, bien qu'elle soit le plus noble de ses dons ; de cette lumière ineffable qu'il verse dans les âmes saintes, bien que cette lumière éclaire les intérêts matériels tout autant que les abîmes de la gloire ; non ! je sais trop que les hommes, étourdis par les affaires et déçus par les sens ne soupçonnent presque rien au-delà de ce qu'ils voient et de ce qu'ils touchent, et qu'ils demeurent presque toujours insensibles à ce grand monde surnaturel qui nous entoure et nous absorbe ; néanmoins, je voudrais établir aujourd'hui, que Jésus a pu faire et a fait le bonheur sensible et palpable du genre humain, en lui donnant sa vie et sa lumière, seules sources véritables du bonheur.



Et d'abord la lumière, la lumière de Jésus-Christ.

Dans les temps obscurs où nous vivons, au milieu des orages incessants qui battent le vaisseau de l'Eglise, l'ignorance générale a grandi et la notion des dogmes antiques s'efface de plus en plus. Ainsi, quand nous parlons de la lumière, aussitôt les esprits dépravés annoncent que la religion chrétienne n'est propre qu'à l'étouffer ; et quand, au contraire, nous prétendons que la religion chrétienne favorise la lumière, c'est un paradoxe que nous énonçons, à leurs yeux.

Entendons-nous. — Que voulons-nous dire quand nous parlons de la lumière ? Il y a plusieurs sortes de lumières ; et nous attachons à ce mot plusieurs sens divers selon les occupations qui remplissent notre vie. Autre, en effet, est la lumière pour les philosophes, les politiques, les savants, les sages ; autre est la

lumière pour l'homme de l'industrie, du commerce, des arts ou des affaires.

Mais les hommes ainsi partagés en intérêts divers s'accordent néanmoins sur un point et reconnaissent tous qu'il est une lumière supérieure, véritable, universelle que nul ne saurait dédaigner sans se dédaigner soi-même : c'est la lumière qui éclaire tous nos grands intérêts communs ; par exemple, l'essence de notre nature humaine, notre origine, nos devoirs, nos destinées, l'âme, son immortalité, la vie présente, la vie future, Dieu enfin, principe de tout bien et de toute félicité. L'on pourrait à la rigueur se passer de toute autre lumière ; mais personne au monde ne saurait se dispenser de rechercher celle-ci, avant d'aborder à ce sombre rivage, avant de descendre dans cet abîme effrayant qui s'appelle la mort.

Oh ! cette belle lumière, source et voie du bonheur, c'est Jésus seul qui nous la donne ! Avant lui, la raison humaine n'a su faire que des rêves en matière de religion. Quelque développée, brillante, noble, polie qu'elle fût ; quelqu'habile, ingénieuse dans les arts, profonde dans les sciences qu'elle se soit montrée, cette pauvre raison humaine a toujours erré dans un labyrinthe infini, dans un cercle fatal d'erreurs et de ténèbres ; elle n'a su dire que des fables absurdes à l'oreille des hommes.

Aussi, tous les peuples ont été idolâtres, ils ont adoré la matière, l'or et l'argent, la pierre et le bois, la terre et le soleil ; ils ont fait des dieux à leur guise ; ils ont proclamé maîtres du ciel et de la terre, les idoles de leurs cœurs. Et les sages qui comprenaient parfaitement le ridicule des croyances vulgaires, n'ont jamais

su par quoi les remplacer, ni pu donner au monde la vraie notion de l'âme, la vraie notion de Dieu.

Quand Jésus apparut, ce fut tout autre chose. Il a changé la face de l'univers, Il lui a donné la lumière, Il lui a ouvert les yeux et l'a retiré du fond de l'abîme où son ignorance et son aveuglement le tenaient enseveli. Oui, comme le soleil, Il a réjoui de ses rayons la terre désolée, le monde moral ; Il a dissipé les ténèbres, éclairé les esprits, en leur faisant contempler le magnifique spectacle où se déroulent et se dessinent le plan divin et la destinée de toute la création. A sa voix, la notion du Dieu spirituel, infini, tout-puissant, éternel, créateur, la notion du Dieu véritable se dévoile ; à sa voix, l'homme découvre dans son sein le souffle vivant, immortel, son âme, faite à l'image et à la ressemblance de Dieu.

La vie n'est plus qu'un passage sur la terre, et l'avenir bienheureux et éternel s'offre à combler tous nos vœux : le monde n'est plus un Dieu, mais l'œuvre de Dieu, le produit de sa puissance ; la morale douteuse, incertaine, chancelante, indécise, défigurée jusqu'à Lui, devient ferme, belle, brillante d'une majesté pure, capable de retirer les hommes du mal, de les ramener au bien et de les confirmer dans le devoir.

Et toutes ces vérités sublimes, désormais éclatantes à la voix de Jésus, Jésus se plaît à les répandre autour de lui ; il les communique aux pauvres d'abord, aux petits et aux humbles, aux grands ensuite, au peuple tout entier.

Tous sont invités à marcher dans cette belle lumière ; tous sont conviés à venir s'asseoir au grand festin de la lumière de Jésus : *Ad cœnam lucis !*

Et tous viennent s'asseoir à ce festin de la lumière de Jésus.

Il fonde sur la terre une magnifique institution, l'Eglise, sur des bases universelles, afin d'embrasser toutes les races de l'humanité ; Il établit dans le sein de cette Eglise un corps de pasteurs, de prêtres, de docteurs, avec mission, avec ordre d'aller enseigner à toutes les nations, à haute voix, en criant jusque sur les toits, la divine doctrine ; et tous les confins du monde, et toutes les générations successives ont entendu et entendront le son de leur voix ; et tous les siècles ont vu et verront la chaire vivante, inébranlable, impérissable d'où va couler sur le monde le langage divin, le rayonnement de la belle lumière de Jésus.

Désormais, l'œuvre éclatante de Jésus est consommée ; la lumière rayonne, en vérité tout autour de nous, partout, et si les philosophes, même les plus illustres, n'ont su que bégayer les mystères religieux, aujourd'hui les plus obscurs, les plus ignorants d'entre les chrétiens, comme les plus petits d'entre nos enfants les comprennent pleinement, les disent et les chantent sans mélange d'erreurs et sans hésitation.

Et si vous voulez, d'ailleurs, mes Frères, vous convaincre qu'en Jésus seul réside, avec la force d'agir sur les intelligences, la puissance tutélaire, la puissance conservatrice de la véritable lumière, jetez donc un regard autour de vous et contemplez, non plus la vieille société païenne, mais ces peuples épars sur le globe qui ne sont pas encore absolument, ou pas du tout chrétiens : les sauvages, non loin de vous, errent toujours dans leurs plaines immenses, ignorants, stupides, misérables, idolâtres, adorant la matière et l'animal, le musulman aveuglé, dégradé, courbe toujours sa

tête sous le fer du premier brigand fortuné qui s'offre à lui comme l'envoyé du ciel ; son intelligence assujettie sous un odieux fanatisme se refuse à l'examen d'une croyance quelconque, ferme ses yeux et, fatalement, s'endort.

Et, sans aller si loin, autour de nous, que devient la pure lumière parmi les nations prétendues réformées, parmi nos frères dissidents ? Ah ! s'il en est quelques-uns dans cette enceinte, je les conjure de croire qu'il est bien loin de ma pensée, de mon intention, de mon cœur, de les blesser en rien ! mais je dois la vérité à mes frères et cette vérité, je leur demande à eux-mêmes de la reconnaître, et en passant de la saluer !

Que devient la véritable lumière parmi nos frères dissidents ? Ils sont chrétiens,sans doute ; ils sont chrétiens, malgré leur égarement, et à ce titre ils conservent de grandes notions de vérité ; mais ces notions ont pâli ; elles ne seront peut-être bientôt plus que des reflets mourants de l'éternelle lumière. L'esprit de Jésus-Christ s'est affaibli dans leur âme, l'éclat de leur belle intelligence chrétienne a baissé, s'est obscurci depuis qu'ils ont détruit chez eux la base de la foi et de l'autorité de l'Eglise. L'instabilité naturelle à l'esprit humain les a fait dévier en mille erreurs contraires ; les systèmes ont pris la place des dogmes, l'opinion a usurpé le trône de la vérité, les sectes sont nées des sectes et tout chancelle dans l'édifice de leurs croyances ; et leur raison désespérant bientôt de la vérité, confond les plus importants mystères de la religion et penche fatalement et de plus en plus à l'indifférence universelle si voisine, hélas ! de l'athéisme, de l'incrédulité. Et rien désormais n'arrête ce travail d'erreurs contradictoires, rien n'arrête ce torrent qui

menace d'emporter jusqu'au dernier lambeau de la vérité : tant il est vrai, ô mon Seigneur et mon Maître, qu'en s'éloignant de Vous on court aux abîmes.

Mais si, ramenant nos regards sur nous-mêmes, nous nous demandons, ce que devient la pure lumière parmi nous, chrétiens, quand nous nous éloignons de Jésus, — notre regard est attristé par le spectacle que nous offrent nos incrédules qui affectent de mépriser le christianisme. Sans doute, ils gardent encore le vrai dans beaucoup de choses ; ils disent, ils proclament de belles et de nobles idées. Ils sont redevables de ce privilége au christianisme qui a élevé leur raison et qui ne laisse pas de les éclairer encore et de les préserver de certaines erreurs profondes, radicales, incurables, fatales. Mais, convenez-en avec nous, tant qu'ils s'obstinent à fermer les yeux et à se forger eux-mêmes leurs croyances, ils disent des choses si étranges, des absurdités si révoltantes, qu'ils prêteraient à rire aux païens et aux barbares eux-mêmes. Et que disent-ils ? Qu'il n'y a point de Dieu ! Raisonnables en cela comme ces fous qui prétendent que cet immense univers est un effet sans cause ; que ce Dieu, s'il existe, n'a point de providence ! qu'il est semblable, sans doute, à quelque vieux maître imbécile ou négligent ; que l'âme humaine s'évanouit à la mort comme une ombre légère, comme un vain songe ; que la morale et la justice ne sont que des conventions futiles.

Voilà ce qu'ils disent et tant d'autres choses ; voilà les insanités qui découlent de leurs principes ; voilà l'abîme obscur où vont se perdre nos incrédules, qui s'obstinent à fermer les yeux à la lumière évangélique de Jésus-Christ.

Nous, mes Frères, reconnaissons que Jésus, seule

lumière vivante et éternelle, illumine tout homme qui vient en ce monde. C'est Lui qui éclaire les intelligences, qui les nourrit, qui les perfectionne, qui les glorifie. Bienheureux celui qui marche à la suite de Jésus ; celui-là ne marche pas dans les ténèbres, il marche dans la lumière ; bienheureux celui-là qui vient s'asseoir au grand banquet de la lumière de Jésus : *Ad cœnam lucis !*—Jésus fait son bonheur comme il fait le bonheur de tout homme qui veut accepter sa lumière.



Ajoutons que notre Divin Sauveur fait le bonheur de l'homme en lui donnant la vie. Mais quelle vie ? Ah ! mes frères, la vie morale, sans doute, la dignité des mœurs qui seule constitue la vraie vie.

Il existe, vous le savez, une correspondance intime entre les doctrines et les mœurs. La brute n'a pas de doctrine, aussi elle n'a pas de mœurs ; et parmi les hommes, à mesure que les doctrines s'altèrent ou s'épurent les mœurs aussi se dépravent ou s'ennoblissent ; et cela parce que l'être raisonnable ne saurait agir que conformément à ce qu'il pense ; ni désirer, ni vouloir que ce qu'il connaît déjà. Or, il résulte de cette correspondance intime des doctrines et des mœurs qu'entre le vrai disciple de Jésus-Christ et celui qui ne l'est pas il doit exister une différence énorme sous le rapport de la dignité morale.

Voyez plutôt le bon chrétien, celui-là qui marche sincèrement dans la lumière de Jésus-Christ et qui réalise véritablement dans sa personne, dans sa conduite les maximes du bon Maître. Oh ! quelle dignité, quelle grandeur, quelle noblesse divine est la sienne ! Tandis que la brute obéit aveuglément

aux instincts du corps, que la foule immense de hommes, en suivant la nature et ses inclinations, avance dans la vie la tête basse, les yeux attachés constamment à la terre, n'entrevoyant presque plus rien du Ciel ni de l'éternité, le véritable chrétien, lui, marche la tête haute, les yeux en haut ; il dédaigne la loi de l'intérêt et du plaisir ; il se nourrit de pensées graves et sereines ; il aspire aux choses immortelles ; il a sa vie à lui ; et ce n'est pas la vie de la nature, la vie des sens, la vie du corps, non ! C'est la vraie vie de l'âme. Ce chrétien sera peut-être moins riche, moins puissant, moins honoré, qu'un autre,—c'est possible,—moins habile dans le maniement des choses temporelles, c'est encore possible ; mais nul ne le surpassera pour la délicatesse et la sublimité du sentiment ; nul ne saura développer autant de grandeur, de générosité, de dévouement au service des grandes causes ; nul ne sentira son cœur battre aussi vivement en présence d'un austère devoir, d'une grande douleur. Il sait que tout passe sur la terre ; il accomplit un pèlerinage, il s'en va vers l'éternité ; aussi, ressemble-t-il à cet illustre étranger qui traverse des plages inhospitalières sans presque laisser tomber un regard autour de lui ; il court, sans presque toucher la terre, vers le Ciel, sa patrie, qui l'attend.

Telle est l'influence que la doctrine de Jésus-Christ exerce, dans les conditions ordinaires de la vie, sur tout esprit, sur tout chrétien fidèle. Oh ! quels merveilleux effets ne produit-elle pas, quand elle tombe dans des cœurs choisis, dans des cœurs d'élite, dans des âmes privilégiées. Oh ! quand cette divine lumière tombe dans ces âmes privilégiées, comme elle fait éclater en elles un amour, une recherche de perfection presqu'adorable.

C'est alors que nous voyons apparaître dans le monde ces illustres pénitents toujours affamés de perfection ; ces solitaires, ces anges du désert, ces pures, ces innocentes vierges de l'Eglise, ces femmes charitables, toujours dévouées et prêtes au sacrifice d'elles-mêmes ; ces contemplatifs sublimes, toujours en adoration devant l'idéal infini ; ces grands chrétiens qui passent à travers toutes les générations en faisant, comme Jésus, admirablement le bien et se tenant constamment en communion de vérité et d'amour avec Dieu.

Oh ! que ces âmes sont belles ! Oh ! qu'elles planent à une hauteur sublime, dans une région sereine ! Qu'elles sont ravissantes et que leur commerce est doux ! Elles s'enveloppent de la lumière de Jésus-Christ ; elles se revêtent de la lumière de Jésus-Christ ; elles se transfigurent en la lumière de Jésus-Christ, et si bien qu'elles deviennent, selon le magnifique langage de Saint-Paul, des filles de lumières : *Filii lucis* Qu'ils sont beaux ces enfants de lumière et quel éclat ils répandent autour d'eux. Ils font plus, ils deviennent, comme Jésus-Christ, la lumière du monde à leur tour : *Lux mundi.* Ah ! c'est ainsi que notre adorable Sauveur élève l'âme fidèle, à l'aide de sa lumière jusqu'à la perfection de sa vie, c'est-à-dire, jusqu'au véritable bonheur.

Mais l'homme, mes Frères, n'est pas condamné à vivre isolé sur la terre : il est au contraire appelé, prédestiné à vivre en société, en commerce avec ses semblables ; et c'est pourquoi notre adorable Sauveur perfectionnera son œuvre rédemptrice en établissant une juste harmonie dans les rapports des hommes entre eux. Dans ces rapports les uns n'embrassent que la famille, les autres plus étendus embrassent la société

tout entière. Or, c'est Jésus qui a établi l'ordre et la paix dans les familles, c'est Jésus qui a établi la justice et la charité dans la société humaine.

Vous savez tous, mes Frères, ce qu'était la famille avant Jésus-Christ—je veux dire la famille antique, la famille païenne—une insupportable tyrannie, un abominable désordre. Le chef de la famille n'était pas tant un père qu'un maître absolu ayant droit de vie et de mort sur ses enfants,—puissance terrible qui fait frémir quand on songe à l'ignorance, aux colères, aux caprices des hommes ;—ce n'était pas un époux, mais un oppresseur qui pouvait en vertu des lois autorisant le divorce et la polygamie, réduire en esclavage la femme, c'est-à-dire la moitié du genre humain ! Et qui ne se rappelle avec horreur les mystères redoutables, les atrocités commises au foyer domestique des païens ; et ces hideuses coutumes païennes ; et ces honteuses prostitutions ; et ces mille formes diverses de l'esclavage ; et ces sacrifices barbares inondant les foyers, comme les autels, de sang humain ; et ce déluge d'infamies infestant les mœurs domestiques.

Oh ! il ne fallait rien moins, pour retirer la famille de cet abîme de honte, de dégradation, d'abaissement, il ne fallait rien moins qu'un Dieu : Il est venu, c'est Jésus ! A sa voix, le père n'est plus un bourreau, mais un être environné du respect de tous, dans la famille, vénérable et toujours bien aimé.

La mère n'est plus une esclave, mais la douce compagne de l'homme, associée à son empire, partageant tous ses droits, la consolatrice des douleurs, le charme et l'amour du foyer. Les frères se sont aimés, l'esclave a disparu, les mœurs sont devenues pures : l'ordre et la paix ont régné.

Oh ! mes Frères, si vos demeures canadiennes sont tant hospitalières, si vos foyers sont si doux, si vos familles sont si aimables, c'est à Jésus que vous le devez.

Il ne s'est pas contenté de rétablir la famille, il a voulu refaire aussi la société ; et, pour cela, il a soufflé parmi les hommes un doux esprit de justice et d'amour ; il a fait régner l'harmonie entre les peuples, comme aussi entre les gouvernants et les sujets de chaque peuple. Avant Jésus, jamais le monde n'a connu que la haine, la dévastation, la mort, l'extermination ; jamais le monde n'a connu les sentiments de la bienveillance fraternelle, ni de l'humanité.

La patrie voyait toujours ces sentiments expirer à ses frontières, et quiconque en ee temps-là ce serait déclaré l'ami du genre humain eut passé pour traître à la patrie. Cette idée, ce sentiment exclusif de la patrie, exagéré sans mesure, glorifié même par les lois, les coutumes et les religions s'est presque tonjours changé en un atroce fanatisme. La soif du sang dévorait les nations ; elles se ruaient les unes sur les autres, se combattant, s'entretuant, comme des scélérats qui se disputent une proie. Avant Jésus, le monde entier n'a été qu'un immense, qu'un véritable champ de bataille.

Dans les fameuses républiques de la Grèce, de Carthage, de Rome même, nous ne voyons que cela. Quel mépris pour tout ce qu'ils appellent les barbares ! Quelle passion d'opprimer ! Quelle perfidie dans les traités ! Quelle habileté à éluder les serments ! Quelles guerres exterminatrices où l'on disait : " *Væ victis* ". Malheur aux vaincus ! Pas de grâce ! Quels affreux pillages ! Quelles violences sanglantes ! Quelle brutalité féroce ! Mais, en lisant cette histoire, on frémit !

Quand Jésus, le doux Sauveur du monde, apparait, un nouvel ordre de choses soudain commence avec lui : il apprend aux nations qu'elles ne sont en effet que de grandes familles de frères créées par le même Dieu, filles du même père, notre Père qui est au Ciel. Cette idée fondamentale s'est fait jour promptement dans les esprits ; elle a gagné, elle a pénétré dans tous les cœurs, elle y a fait germer, et fait éclater une puissance d'affection, inconnue jusqu'à cette heure, qui va toujours grandissant, se répandant partout et embrassant enfin tous les hommes dans les liens d'un amour universel. Les peuples, en devenant chrétiens, cessent en vérité d'être des rivaux : ils deviennent des frères, ils deviennent des amis, donnant au monde le spectacle de la bonne foi dans les traités, dans la paix ; de la modération, de la sagesse dans les guerres inévitables : et tant que les principes du christianisme prévalent dans leur sein, il en est toujours ainsi. Grâce à Jésus-Christ tous les peuples sont des amis, tous les peuples sont des frères.

Il ne s'est pas contenté d'accomplir ce prodige, d'unir tous les hommes entr'eux ; il a voulu resserrer encore les liens d'union entre les gouvernants et les sujets de chaque peuple. Pour cela il n'a pas écrit de traité de politique, non : il a fait mieux, il a fait plus ; il a fourni la base fondamentale, essentielle, à toute bonne politique : en reconnaissant, en approuvant toutes les formes de gouvernement quelconques, toutes les institutions humaines, toutes les institutions politiques, quelles qu'elles soient, dès qu'elles ne sont pas en flagrante opposition avec les lois essentielles de l'ordre, il leur a donné à toutes une base immuable et la plus solide de toutes les garanties.

En effet, tandis qu'en dehors du christianisme et partout où l'esprit et les principes de l'incrédulité prévalent ; tout gouvernant se change bientôt en oppresseur et tout sujet en révolté ; tandis qu'entr'eux bientôt la lutte s'engage, éclate, devient terrible et fait prévaloir ou le despotisme ou l'anarchie ; tandis que le flux ou le reflux des violences continuelles va sans cesse des sujets aux gouvernants et des gouvernants aux sujets ; tandis que d'une part on forge toujours des chaînes à la liberté, et que de l'autre toujours on les brise, au sein des désordres civils, des proscriptions, des flots de sang versés ; tandis que les trônes croulent sous les princes, que les rois montent sur l'échafaud, que le despotisme populaire règne, ou bien tandis que le peuple, à son tour vaincu par des furieux, court chercher un refuge sous la protection et le sabre d'un despote ; tandis que le désordre règne partout, qu'un malaise indéfinissable soulève et travaille les esprits, qu'un rêve inquiet de nouveautés, de réformes, de chimères, jette pêle-mêle, peuples et gouvernants à la recherche d'un avenir incertain, au risque d'y trouver un abîme, d'y creuser la tombe,—Jésus-Christ, d'un mot sublime et lumineux, également honorable aux gouvernants et aux sujets, établit la paix profonde, harmonieuse : Il a dit : "Tout pouvoir vient de Dieu." A cette parole le peuple s'arrête, il médite, il contemple dans le pouvoir un reflet de la Majesté divine, l'organe de Dieu et son ministre pour le bien ; et le gouvernant à son tour s'arrête et contemple dans les enfants du peuple les enfants de Dieu dont il n'est que le serviteur. L'obéissance est ennoblie, tous les droits sont respectés ; peuples et gouvernants reconnaissent un juge : Dieu ! Une mutuelle confiance

éveille en eux un admirable accord ; le gouvernant, le souverain s'appuie sur le cœur et la conscience du peuple, le peuple sur la conscience et le cœur du souverain, et tous deux marchent ensemble tranquilles à leurs destinées ; et l'on voit alors dans cette société, devenue profondément chrétienne, fleurir avec abondance la paix, la sagesse, la liberté, la grandeur et la prospérité.

Oui ! tous les principes de notre religion chrétienne ne tendent qu'au bonheur universel des hommes, et s'ils étaient parfaitement observés, le mal ne serait bientôt qu'une chimère, l'ordre et la félicité brilleraient où furent le vice et le malheur ; tout ce que les poètes ont chanté de l'âge d'or renaîtrait dans ce monde, et la terre entière, grâce à Jésus, redeviendrait un paradis.

Oui, la civilisation des peuples chrétiens, déjà si brillante, à côté des ténèbres où vivent encore les barbares et les païens, cette civilisation chrétienne, si les peuples chrétiens étaient plus fidèles, deviendrait belle, pure, harmonieuse. Alors, partout la religion de Jésus-Christ ferait éclater sa puissance et démontrerait à quelle hauteur sublime elle est capable d'élever, sous ses auspices, avec toutes les formes de n'importe quel gouvernement, la civilisation et le bonheur de l'humanité.

O mes Frères ! nous tous, qui que nous soyons, chrétiens fidèles ou chrétiens que la malice des temps a peut-être pour un jour égarés, reconnaissons aujourd'hui les bienfaits de Jésus, sa rédemption permanente, son sacrifice, son souffle vivant qui passe dans le monde et le soulève, sa charité qui le pénètre et l'anime et qui veut le transfigurer ; reconnaissons Jésus-Christ dans tous ces grands et nobles mouvements des peuples,

dans toutes ces généreuses aspirations qui les poussent à l'ordre, à la vérité, à la justice, à la conquête du bien, à la liberté, à la fraternité chrétienne, à la divine charité. En tout cela, c'est Jésus qui passe, c'est Jésus qui travaille, c'est Jésus qui veut tout ravir, tout enlever jusqu'au Ciel, jusqu'au parfait bonheur.

Seigneur Jésus, notre Maître, régnez sur nous, vous qui subjuguez l'univers par l'excellence de votre doctrine et l'éclat de votre lumière, par le charme puissant de votre morale et de votre vertu ! Régnez sur nous, dissipez nos ténèbres, éclairez notre intelligence, ranimez en nous la foi de nos pères, le zèle de la charité ; régnez sur nous et faites de ce beau, de cet aimable peuple du Canada un peuple de frères, un peuple de chrétiens, un peuple de saints, un peuple heureux comme il le mérite ! Et quand viendra l'heure de quitter cette terre enlevez-nous, Seigneur, à votre gloire, à votre amour, à votre bonheur désormais parfaits, à vous, Seigneur Jésus, à vous pour l'Eternité ! Amen.

SAINT-JOSEPH

SERMON PRONONCÉ LE 11 MARS, QUATRIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

Joseph, virum Mariæ.
Joseph, époux de Marie.

Sa Grandeur Mgr Fabre, archevêque de Montréal, était au trône.

Monseigneur,

Tous ces pieux fidèles et tous les prêtres vénérables de votre belle paroisse de Notre-Dame sont heureux et consolés aujourd'hui : ils voient, ils contemplent au milieu d'eux Votre Vénérable Grandeur dans tout l'éclat de sa majesté pontificale, dans le rayonnement de sa grâce et de sa dignité ; ils prient avec Vous, ils appellent sur votre personne auguste et sacrée les faveurs du Ciel et reçoivent en retour, avec complaisance, votre abondante et tendre bénédiction.

Heureux peuple à qui le Ciel a donné un tel pontife, plein de mérites, de sainteté, de bonté touchante, de zèle apostolique et de charité ! Heureux peuple qui sait reconnaître ce don en Vous environnant de respect, en obéissant à vos lois, à vos enseignements, en Vous

témoignant un dévouement sans bornes! Heureux peuple, heureux pontife aussi !!

En ce jour, ma faible voix voudrait célébrer l'alliance de Joseph et de Marie. Qu'il me soit permis d'exprimer en votre présence, Monseigneur, un vœu cher à mon âme, celui-ci : que pasteur et troupeau vivent aussi toujours unis dans une sainte alliance, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme devant les hommes et devant Dieu à jamais !

Joseph, virum Mariæ,
Joseph, époux de Marie

Mes Frères,

Saint Grégoire de Nazianze, prêchant un jour l'oraison funèbre de sainte Gorgonie, sa sœur, faisait un pompeux éloge de celui que le Ciel lui avait donné pour époux ; après avoir raconté la noblesse de sa naissance, la bonté de son caractère, ses qualités, ses vertus, le saint ne savait qu'ajouter à ces louanges et jetait à son auditoire un accent découragé : " Que puis-je dire de plus ?"—quand soudain, un éclair d'éloquence brilla dans ses yeux—" Attendez ! "—cria-t-il, comme pour se surpasser lui-même,—"attendez ! un seul mot achève de le peindre : il fut l'époux de Gorgonie, *vir illius*, il fut l'époux de Gorgonie ! "

Dans le dessein, mes Frères, de vous entretenir aujourd'hui de la sainteté du glorieux patriarche dont nous célébrons la fête par anticipation, n'ai-je pas mille fois plus de raisons que saint Grégoire de Nazianze de m'attacher à cette qualité d'époux de Marie, de me borner à la contemplation de cette unique prérogative et de vous dire : Attendez ! un seul mot achève de le peindre : il fut l'époux de Marie, *Joseph virum Mariae.*

Que d'autres nous vantent la gloire de ses ancêtres, qu'ils rehaussent son éloge des grands noms, d'Abraham et de David, les deux principaux chefs de sa race, qu'ils étalent à l'envi cette longue suite de rois dont le sang coule dans ses veines, cette grandeur doit ici disparaître, et jamais cette origine, quelque brillante qu'elle soit, n'égalera par son éclat la grandeur mystique que contiennent ces trois petits mots : *Joseph virum Mariæ*, Joseph fut l'époux de Marie !

Toutefois, nous devons en faire l'aveu, nous ignorons absolument par quels moyens le Ciel disposa Joseph à cette virginale alliance : l'Evangile ne nous dit presque rien de lui. Le saint patriarche disparaît de la scène de ce monde, où il a fait si peu de bruit, sans nous laisser même une petite parole tombée de ses lèvres. Tout ce qui le concerne demeure enseveli dans un profond silence ; mais pour qui sait l'entendre comme nous, ce silence est éloquent ! En qualifiant Joseph du titre d'époux de Marie, le Saint-Esprit nous en a dit assez pour nous faire comprendre à quel rang Joseph figure auprès de la Reine des anges, et pour que nous puissions affirmer hardiment que Joseph est le plus saint des hommes. Il devait l'être au moment où Dieu l'a choisi pour devenir l'époux de Marie. S'il ne l'avait pas été, il le fût promptement devenu dans la société de sa céleste épouse. Mais il l'est, et ses vertus l'attestent. O Joseph ! ô notre saint, ô vous que les bienheureux du Ciel célèbrent en ce jour, vous que les chrétiens sur la terre chantent en chœur, laissez tomber sur nous un de vos regards, et faites-nous connaître votre sainteté, faites-nous sentir votre protection !

Et vous, ô divine Marie, vous l'unique fondement l'unique source, après Dieu, de la sainteté de Joseph,

intéressez-vous à votre propre gloire, en m'aidant à célébrer celle de l'époux qui vous fut si cher.



I

Il était écoulé, mes Frères, le temps que la très pure Marie devait passer dans le temple de Jérusalem parmi les vierges de Juda. Le lys odoriférant devait sortir de l'ombre du sanctuaire, pour aller dans le monde répandre son doux éclat et son parfum. La plénitude des temps était accomplie, et le Ciel, qui voulait enfin donder à la terre le baiser de réconciliation et de paix, le Ciel préparait l'incarnation du Verbe et la naissance prochaine du Sauveur !

Néanmoins, pour en voiler encore un peu de temps le chaste mystère aux yeux des hommes, mais surtout aux regards perfides du démon, le Ciel veut donner un époux à Marie. Ce qu'était en ce moment la Vierge, ce qu'elle était, dans les desseins du Très-Haut, sur le point de devenir, qui pourrait le dire ? Sa vertu répondait à sa dignité future et faisait le ravissement des anges. Pleine de grâce, incomparable, elle était le miroir fidèle des adorables perfections ; et, il y avait une ineffable ressemblance entre le sein de l'Eternel qui engendre le Verbe et le sein virginal de Marie qui bientôt allait le concevoir.

Or le Ciel veut donner un époux à cette Vierge auguste et vénérable ! quel sera cet époux ? où le chercherons-nous ? où le trouverons-nous ? sur un trône ? le plus grand, le plus noble, le plus puissant monarque de l'univers ? Oui ! voilà bien le brillant

fantôme qui s'offre tout d'abord à notre humaine pensée. Mais c'est Dieu qui choisit ici, c'est Dieu qui choisit pour elle. Et qu'est-ce qu'un sceptre à ses yeux ? Il le donne quelquefois à des pécheurs qui n'ont pas même l'honneur d'appartenir à son Eglise. Il le laisse quelquefois entre les mains de véritables tyrans et d'indignes bourreaux. Qu'est-ce qu'un sceptre à ses yeux ?

Seule, la sainteté pèse dans sa balance éternelle : seule, elle détermine les affections et les choix de son cœur, avec d'autant plus de force et de puissance qu'elle est plus pure et plus parfaite. Quel sera donc l'époux de Marie ? Dites, dites, ne craignez pas de vous tromper ?—C'est le plus saint des hommes !

D'ailleurs, pour donner quelques développements à cette pensée, remontons, si vous le voulez bien, à la loi fondamentale, primordiale des saintes alliances dont Dieu lui-même est l'auteur. " Faisons à l'homme, a dit Dieu, quand il s'est agi de donner une compagne à Adam, faisons à l'homme une aide, un complément qui lui ressemble : *Faciamus ei adjutorium simile sibi.*"

D'après cette parole, il paraît que les époux doivent se ressembler, qu'ils doivent être faits l'un pour l'autre : inclinations, penchants, qualités, vertus, tout doit avoir entr'eux de la convenance ; et plus cette convenance sera parfaite, plus l'alliance sera selon l'ordre divin.

Telle est la loi, tel est le principe. Appliquez à Joseph ce principe, appliquez à Joseph cette loi, que ne devez-vous pas en conclure ? Ceci : Puisque Marie est un abîme de grâces et de sainteté, si elle doit avoir un époux, il est absolument nécessaire que cet époux soit lui-même comblé des dons célestes les plus précieux et doué des vertus les plus rares et les plus

éminentes. Et pourquoi cela est-il nécessaire ? Mais parce qu'il faut que les époux se ressemblent ! Et certes, tout se faisant ici par une disposition particulière de Dieu, tout y portera l'empreinte de sa sagesse suprême. Et si jamais la loi du Seigneur a dû recevoir son parfait accomplissement, sa parfaite application, c'est bien surtout dans cette alliance de Joseph et de Marie, la plus célèbre de tous les siècles et le modèle des plus parfaites alliances.

Songeons d'ailleurs aux prérogatives magnifiques qui doivent être la suite de cette union. L'époux de Marie, mais il doit porter le beau titre de père de Jésus, de tuteur de son enfance, de gardien de l'honneur et de la virginité de Marie, de chef et de maître de la sainte famille ! Ce grand ministère que celui des patriarches, des prophètes, des apôtres mêmes n'égala pas, ne saurait être confié qu'à un homme plus saint que les saints les plus vantés des deux alliances, à un homme exceptionnel, unique, comme le sont les fonctions dont il doit s'acquitter, qu'à un homme autant élevé par sa sainteté qu'il doit l'être par son rang.

Quoi ! l'époux de Marie sera destiné à voir naître le Roi des cieux, à disputer aux anges l'honneur de rendre le premier hommage à son adorable humanité ; le premier il le recevra entre ses mains, entre ses bras, il le pressera sur son cœur, il le baisera de ses lèvres, il l'arrosera des larmes de son amour, il habitera sous le même toit que lui, il mangera le même pain, trempé des mêmes sueurs, il entendra sa bouche lui dire cent fois le jour, mon père ! *pater, abba !* père ! père ! Sous ses yeux, sur son cœur, Joseph rendra le dernier soupir, et Joseph ne serait pas le plus saint des hommes ?

Mais quoi ! Seigneur Dieu, tandis que vous le cou-

ronnerez d'une gloire presque divine, que vous l'inonderez de consolations presque infinies, que vous le comblerez de faveurs aussi magnifiques, on pourrait croire qu'il y avait, en quelque petit recoin du monde, de la terre ou du temps, une autre âme plus vertueuse, plus humble, plus généreuse, plus pure, plus sainte, par conséquent plus aimée de vous, à qui vous auriez refusé toutes ces faveurs, quoiqu'elle en fût plus digne ! Ah ! loin de nous une pareille pensée ! elle serait injurieuse à la sagesse du distributeur suprême des biens célestes.

Nous le savons, les grâces extérieures ne sont pas toujours la mesure de la véritable sainteté ; et telle grâce particulière sera accordée à une âme moins vertueuse, tandis que cette même grâce sera refusée à une âme plus vertueuse. Mais ce principe, dans son application, doit avoir des bornes ; et, vous conviendrez avec moi, que non pas une grâce particulière, mais cette multitude de grâces, accumulées avec autant de profusion que de magnificence sur la seule et unique tête de Joseph, ne peut être la part d'une âme aussi extraordinairement favorisée, que parce qu'elle est plus digne et plus sainte. Concluons : au moment où Dieu a choisi Joseph pour devenir l'époux de Marie, Joseph devait être le plus saint des hommes. Mais s'il ne l'avait pas été, qu'il le fût promptement devenu dans la société de sa céleste épouse.



II

Depuis son alliance avec Marie, Joseph a vécu trente ans dans la familiarité de Jésus. Il a donc pu voir avec cette clairvoyance, cette claire vue dont jouit un cœur

pur, et étudier tous les actes, toutes les paroles, toutes les pensées de Celui qui est la sainteté même ; et toute la vie de Joseph était comme moulée sur la vie de Jésus. Bien plus, tous les actes de la vie de Joseph n'avaient pas d'autre but, d'autre fin immédiate que la personne adorable du Sauveur ; privilège que les plus grands saints n'ont pu partager avec lui, privilège qui constitue à lui seul la plus éminente sainteté et qui, rendant ses œuvres célestes, assimilait sa conditon à celle des anges. Ceci soit dit en passant, pour nous donner une idée de la sublime sainteté à laquelle est monté Joseph, depuis son alliance avec la Vierge. Car il nous plaît aujourd'hui de contempler la sainteté de Joseph, puisant uniquement sa source dans le cœur de sa céleste épouse.

O divine Marie, vous dont la simple salutation, vous en souvient-il, faisait tressaillir Jean-Baptiste dans le sein de sa mère et lui inoculait la pureté, faites-nous donc comprendre maintenant, combien par votre exemple, par votre zèle et par vos prières, vous avez fait grandir la sainteté de votre époux !

1° L'empire du bon exemple, mes Frères, est toujours doux et puissant ; il éclaire doucement l'esprit, il gagne insensiblement les cœurs, et alors même que la parole est sans effet, le bon exemple triomphe de toutes les résistances et opère les plus heureuses transformations. Vous l'avez éprouvé sans doute plus d'une fois ; quand vous vous êtes approchés de la vertu, vous êtes toujours revenus meilleurs. Mais l'exemple de Marie, mes Frères ! à ce seul nom béni, ne vous semble-t-il pas voir se dessiner devant vos yeux la plus ravisante des appaitions, le bel assemblage de beauté, de grâce, de bonté,

de candeur, de simplicité, de majesté suave, l'image vivante, la personnification même de la vertu ?

" J'ai vu," écrivait un jour à l'apôtre saint Pierre, notre grand saint Denis l'aréopagiste, l'apôtre des Gaules, l'apôtre de notre France, en revenant d'Ephèse, où il s'était transporté pour avoir le bonheur de voir Marie une fois avant de mourir, " j'ai vu la mère de mon Sauveur, la forme, le moule de la divinité, une sorte de divinité elle-même, *formam Dei*." Sa seule présence pouvait-elle ne pas inspirer l'amour de la perfection ? Quelle impression ne faisait-elle pas sur Joseph ! chacune de ses démarches, chacun de ses mouvements, chacune de ses paroles étaient autant de sujets de méditation pour lui. Son silence, repos contemplatif de son âme sainte en Dieu, ravissait l'âme de Joseph, la détachait de plus en plus des créatures et la plongeait elle-même en extase dans le sein de la divinité. Sa prière, son respect devant la face de Celui qui fait trembler les anges, son abandon tendre et confiant, son amour qui venait en traits de feu briller dans ses yeux de vierge, respirer dans le sourire de ses lèvres, rayonner en auréole autour de son front virginal, quel effet cela ne produisait-il pas sur Joseph ! Et quand la Vierge, ouvrant sa bouche sacrée, laissait échapper quelques notions de ses connaissances sublimes, quelque rayon, quelque étincelle de la divine flamme d'amour qui la consumait ; quand elle faisait jaillir au dehors le trop plein de son âme et redisait, quelquefois, en chantant son Magnificat à Dieu, *Magnificat anima mea, Dominum* ; mon âme glorifie le Seigneur, oh ! alors le cœur du saint vieillard frémissait en lui-même, résonnait comme la harpe éolienne sous le souffle sacré, tressaillant d'adoration, d'amour et d'allégresse.

Ah ! mes Frères, le sage a dit vrai : *Bona mulier bonun facit virum*, la bonne épouse fait le bon époux. La bonté plus qu'angélique de la plus sainte des épouses aura produit sur Joseph les effets de la plus parfaite sainteté ?

2° Mais la Vierge ne bornait pas à son exemple son influence sur la sainteté de Joseph, elle y joignait son zèle ; et quel zèle ? sans doute non pas un zèle d'autorité : Marie ne le connut jamais, Marie ne l'employa jamais vis-à-vis d'un homme qu'elle se faisait un devoir de regarder comme son chef : *Caput mulieris vir*. Ce zèle n'était pas un zèle d'autorité, mais un zèle de respect, plein d'un charme irrésistible, qui faisait toute sa force. La simplicité, la candeur, la sagesse, la prudence rendaient ce zèle toujours efficace. Zèle de Marie ! zèle incomparable, plus vrai que celui des patriarches, plus ardent que celui des prophètes, plus fécond que celui des fondateurs du christianisme, des apôtres ; plus entraînant que celui des martyrs, qui convertissaient, en mourant, leurs bourreaux, plus enflammé que celui des chérubins ; zèle de Marie, zèle incomparable, jamais oisif, toujours en action !

Mais voulez-vous nous dire sur qui s'exerca ce zèle ? Sur un seul cœur, et c'était le cœur d'un époux ! cœur chéri, cœur bien digne de l'être, cœur plein de droiture, de loyauté, de sensibilité, de religion, né plus que tout autre pour la vertu, cœur de Joseph ! Et l'on pourrait croire qu'un tel zèle, agissant sur un tel cœur, n'a pas produit des effets incomparables de sainteté ! Non ; le penser, le dire, ferait injure au zèle de Marie et au cœur de Joseph !

3° Mais admettons que l'exemple et le zèle de Marie n'ont pas suffi pour élever Joseph au comble de la

sainteté, il nous reste encore une divine ressource : nous avons la prière de Marie, si grande, si puissante auprès de Dieu.

Marie, vous le savez, c'est la toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex*, dit saint Bernard, priant pour tous les besoins des hommes ; pour les justes et les pécheurs : Marie prie pour tous.

Marie a-t-elle prié pour Joseph ? Ne le demandez pas, ou je vais vous répondre par une interrogation moi-même. Marie a-t-elle péché ? Car c'est un devoir essentiel de l'épouse de prier pour son époux. Marie a-t-elle manqué de reconnaissance, elle qui devait à Joseph tant de services rendus chaque jour ; son pain, trempé dans les sueurs du saint homme, son honneur sa virginité garantie par lui, sa vie et plus que sa vie, la vie même de Jésus ! Marie a-t-elle manqué de charité, elle qui, pendant neuf mois, a porté dans son sein la sainteté essentielle, la charité vivante ; elle qui, aux pieds de la croix du calvaire, n'a pas hésité à sacrifier son fils au salut de ses bourreaux ? Ah ! non, Marie n'a pas manqué de charité, elle n'a pas manqué de reconnaissance ; Marie n'a pas péché. Elle est sans tache, sans souillure ! Donc elle a prié pour Joseph ? Oui, elle a prié beaucoup, toujours, avec ferveur, avec une ferveur qui ne le cède qu'à la ferveur de Dieu ou de l'Homme-Dieu. Elle a demandé pour Joseph tous les dons qui devaient le mettre à la hauteur de son ministère ; et Marie a été exaucée, parce que la Mère de Jésus doit toujours l'être, mais surtout quand elle prie pour un homme à qui Jésus en fin de compte avait bien quelqu'obligation de prodiguer ses faveurs.

Donc des torrents de grâces ont été répandus sur la tête de Joseph, de ces grâces suréminentes qui font

les plus grands saints et qui ont élevé Joseph au-dessus de tous les autres saints, *Te Joseph celebrint agmina cælitum.* Joseph est le plus saint des hommes !



III

La sainteté, mes Frères, c'est un mystère qui se con somme dans les profondeurs de l'âme et dont Dieu seul peut suivre les progrès, les transformations secrètes. Toutefois la sainteté se reflète au dehors quelquefois pour l'édification des hommes par l'éclat des vertus.

Joseph ! faites-nous connaître votre âme, ouvrez-nous votre âme ; et montrez-nous ce que nos âmes doivent aimer et imiter en vous !

Joseph fut-il exempt de la tache originelle, du penchant qui nous incline au mal ? Bien plus, fut-il exempt de toute faute actuelle, comme Marie, durant sa tranquille existence ? Quelques auteurs le prétendent et lui accordent ce beau privilége. Mais, sans insister davantage sur des faveurs qui pourraient être contestées, dont personne assurément ne serait plus digne que l'époux de Marie, nous trouvons encore assez belle la couronne de ses vertus.

Son humilité ! elle fut le fondement de toute ses grandeurs. Devant le Dieu qui n'élève que celui qui s'abaisse, pensez-vous qu'il aurait été élevé tant au-dessus de tous les autres hommes si, entre tous, il n'avait pas été le plus humble ? humilité qu'atteste son amour pour la vie obscure, humilité qui brille dans ce métier de charpentier où il gagne péniblement le pain de la Sainte-Famille, humilité que fait éclater encore assu-

rément davantage ce secret impénétrable dont il couvre le mystère du Verbe incarné, qui aurait pu le porter au comble de la gloire devant les hommes, s'il l'avait révélé.

Sa foi, elle fut sans exemple et elle n'aura pas d'imitateurs. On lui dit que son épouse, la Vierge Marie, est devenue mère sans cesser d'être vierge, il le croit : on lui dit que l'enfant qu'elle porte dans son sein n'a de père que dans les cieux, il le croit ; on lui dit que le frêle petit être, qui n'a pas encore vu le jour, est la Lumière éternelle, le Fils du Très-Haut, le Juge des vivants et des morts, le Tout-Puissant maître du monde, il le croit.

Sans doute, c'est un ange qui parle, mais c'est dans un songe ; oui, un songe ! Il ne lui en faut pas davantage, il croit, il n'hésite pas ; et désormais il n'en faudra pas davantage pour régler toutes ses démarches et pour porter sans hésitation et sans étonnement le poids des mystères les plus sublimes sans doute ! mais aussi les plus ténébreux.

Voyez-vous quelque chose de plus admirable ? Peut-être, son obéissance aux ordres du Seigneur. On lui dit d'aller et il va ; de venir et il vient ; de faire ceci et cela, et il le fait ; de prendre la mère et l'enfant et de les conduire en Egypte, dans une terre étrangère, il le fait : toujours prêt à marcher, toujours prêt à s'arrêter, n'ayant de volonté que pour n'en avoir pas.

Pars, dit Dieu quand il envoie vers nous un de ses anges, messagers de grâce et d'amour ; et l'ange s'élance vif comme l'éclair. Non moins prompt, mais avec plus de mérite, Joseph part, quand Dieu commande : il ne vit que pour accomplir les ordres qu'il reçoit.

Enfin sa virginité, oh ! sa virginité ! l'Eglise infail-

lible en a mis dans ses mains le blanc symbole, le lys : elle fut si belle, si douce, si radieuse, si éblouissante que saint Jérôme s'exalte en la contemplant et n'en parle qu'avec enthousiasme.

“ Etait-ce un homme, dit-il ? n'était-ce pas plutôt un ange ! Ah ! il devait être plus pur que les anges, lui qui a été jugé digne de devenir le gardien de la virginité de la Reine des anges, de tenir dans ses bras, de toucher de ses mains le Verbe Divin, digne des plus étonnantes familiarités de Jésus. Oh ! qu'elle est belle la vertu de Joseph ! ”

Oui, me direz-vous, mais elle n'a pas encore reçu le cachet de l'épreuve, cette empreinte royale, divine, qui vient toujours consacrer la vertu ; l'empreinte du malheur, Joseph malheureux ! pourquoi faut-il qu'il le soit ! Joseph est innocent ! frappez le coupable, épargnez le juste ! non, le juste par excellence, Jésus n'a pas été épargné, Joseph ne le sera pas ! Fils de rois, la pauvreté l'environne de son ombre : la misère, la faim peut-être se font sentir à lui. Epoux d'uneVierge, son cœur est en proie longtemps à une affreuse perplexité. Et quand plus tard on entendit dans Rama les pleurs de Rachel, qui ne veut pas être consolée parce qu'elle a perdu ses fils, Joseph tremble pour son fils bien-aimé. “ Lève-toi, dit l'ange, prends la mère et l'enfant et fuis en Egypte ; vieillard, en exil, dans cette terre barbare qui a dévoré Israël.” Que d'épreuves Joseph n'a-t-il pas dû subir dans le désert !

Et plus tard quand il perdit Jésus à Jérusalem, le petit bâton de sa vieillesse, la douce lumière de ses yeux, son petit ami Jésus, “ dolentes ! ”, le saint vieillard est plongé dans un deuil immense. “ Pourquoi nous avez-vous fait cela ? ” dit Marie ; mais lui,

mais Joseph il se tait, il souffre en silence ! Le juste, voyez-vous, ne se plaint jamais !

Que d'épreuves Joseph a dû souffrir ; mais c'est la part des élus. Quelle inébranlable patience ! ce grand homme est toujours le même : il ne sait que se soumettre et qu'adorer ! le saint abandon ne peut monter plus haut !

Joseph a reçu le cachet de l'épreuve, l'empreinte du malheur qui a consacré sa vertu.

Mais vous qui parlez de malheurs et d'épreuves, pensez-vous donc que la vertu trouve sa véritable mesure, sa plus juste mesure, dans la souffrance et le malheur ? Il est une mesure plus juste et plus divine, c'est la mesure de l'amour. L'amour seul explique toute chose, et tout mystère, surtout celui de la souffrance, du malheur et de la sainteté ; l'amour nous dira ce que fut la sainteté de Joseph !

Mais où trouver un amour semblable à l'amour de Joseph et par conséquent une sainteté égale à la sienne ! amour que la nature et la grâce, la raison et la foi formaient avec un merveilleux concert ! Amour paternel de Joseph envers Jésus petit enfant, amour qui devient de plus en plus ardent à chacune des paroles, à chacun des sourires et des baisers de Jésus, amour qui s'exalte sans mesure, quand Joseph tient dans ses bras le petit enfant Jésus !

Oh ! vous vous souvenez du vieillard Siméon qui un jour tressaillait d'allégresse dans le temple de Jérusalem, parce qu'il lui avait été donné de tenir le petit enfant Jésus un moment ! Il criait, il remplissait le temple de son chant : *Nunc dimittis servum tuum Domine.* Maintenant vous pouvez laisser aller en paix votre serviteur, car il a vu la lumière d'Israël."

Mais Joseph tenait l'enfant chaque jour, à toute heure ; et la divine mère le déposait souvent, pour éveiller son amour, entre ses bras.

Comme alors le saint vieillard le prenait avidement ! comme il le serrait sur son cœur, comme il le baisait avec amour, le berçant sur ses genoux, ainsi que le font nos bons vieux pères, lui chantant peut-être quelqu'un de ces cantiques que les prophètes avaient jadis composés pour lui. Amour, Joseph fut ta victime heureuse, car on peut dire de lui comme de Marie : qu'il est mort d'amour. Qu'elle fut bienheureuse la mort de Joseph ! Assisté par Jésus et par Marie, de quelles consolations n'a-t-il pas été inondé !

La tête appuyée sur la poitrine de Jésus, il se sentait mouillé de ses larmes. Car, s'il est écrit du divin Sauveur qu'il a pleuré sur Lazare au tombeau, pensez-vous qu'en y voyant descendre son père il n'a pas aussi pleuré sur lui !

Et Jésus pleurait et il disait : " O Joseph, mon père, ô le plus heureux des patriarches, ô le plus saint des hommes, partez ! Que feriez-vous désormais sur cette terre d'exil ? Partez ! Allez consoler vos aïeux et les miens, ranimer leur espérance ! que le grand Abraham, Isaac et Jacob, et l'antique Joseph, et tous les imitateurs de leur foi tressaillent d'allégresse ! Vous leur direz que vous avez vu le Messie de vos yeux, que vous l'avez touché de vos mains, que vous l'avez nourri du fruit de votre travail, que vous êtes son père, qu'il vient de vous fermer les yeux ; vous leur direz que bientôt le Messie va purifier le monde dans son sang et qu'aussitôt après, il descendra dans leur séjour pour les ravir et les amener au Ciel ! O Joseph, ô mon père, ô le plus heureux des patriarches,

ô le plus saint des hommes, partez, béni par votre fils, qui est aussi votre Dieu !

L'amour a vaincu ; Joseph est sa victime heureuse ; Joseph expire ! Anges du ciel apportez la plus belle couronne des cieux ! car il est jugé déjà par le Juge des vivants et des morts : Joseph est le plus saint des hommes, *te Joseph celebrent agmina cælitum.*

O Joseph, laissez tomber un de vos regards sur nous en ce jour, et faites-nous sentir votre céleste protection ! *Amen !*

JÉSUS MISÉRICORDIEUX.

SERMON PRONONCÉ LE 18 MARS, DIMANCHE DE LA PASSION.

Misericors et clemens, patiens et multæ miserationis.

Il est miséricordieux, clément, patient et plein de tendre commisération.

MES FRÈRES.

Moïse désirait voir Dieu. Il le priait ardemment de se montrer à lui : " Seigneur, disait-il, montrez-moi votre gloire " ; et le Seigneur, un jour, exauça la prière de Moïse et lui dit : " Je le veux, je vais te montrer le souverain bien, *summum bonum.* Demain, lève-toi dès l'aurore et viens en hâte sur le Sinaï." Et le lendemain, comme bien vous pensez, Moïse s'était levé dès l'aurore et vint en hâte sur le Sinaï. Et voilà que le Seigneur descendit enveloppé d'un nuage, et Moïse, debout, attendait le Seigneur en invoquant son nom. Mais le Seigneur passa rapidement devant la face de Moïse, et Moïse n'eut que le temps de voir sa traînée lumineuse et de pousser un grand cri : " O miséricordieux, ô clément, ô patient, ô plein de tendre commisération !" et il tomba, la face contre terre en adorant.

Que signifie cette scène, mes Frères, quelle est cette bienheureuse révélation aujourd'hui ? Quoi ! sur le

Sinaï, encore tout fumant des éclairs et des tonnerres de la veille, sous cette terrible loi de crainte qui tenait Israël tremblant, le Seigneur se manifeste et Moïse ne voit en lui que clémence et que miséricorde !

La miséricorde est-elle donc cette gloire de Dieu que demandait à voir Moïse ? la miséricorde est-elle ce bien souverain que Dieu promet de lui montrer ? Ah ! mes Frères, n'en doutez pas. La miséricorde est la véritable gloire divine, le bien souverain ; en voyant Dieu, Moïse n'a vu qu'elle ; et il a jeté ce grand cri que toutes les générations ont entendu : " O misericors, ô clemens," ô miséricordieux, ô clément, ô plein de tendre commisération !

Mais l'humanité tout entière en avait déjà le doux pressentiment : quand elle adore le Seigneur, quand elle le prie et qu'elle dit son nom, elle l'appelle " le Bon Dieu."

Faisons, mes Frères, aujourd'hui quelques réflexions sur la miséricorde considérée d'abord dans le sein de Dieu même ; ensuite dans son application à l'homme ; enfin dans son triomphe en Jésus-Christ.

I

La miséricorde, c'est un des attributs divins comme tous les autres attributs : mais c'est bien celui qui se montre à nos yeux le plus doux, le plus beau, le plus puissant de tous, parce que c'est celui qui met en jeu tous les autres et qui les fait éclater au dehors.

La miséricorde, c'est le mouvement même de la vie de Dieu ; c'est le battement même de son cœur ; c'est le tressaillement de ses entrailles de père. La miséricorde fait éclater la bonté, la gloire, la divinité même du Seigneur.

Dieu est bon, mes Frères, n'est-ce pas ? Dieu est bon, il est la bonté même, il est la bonté essentielle ! *Deus infinita bonitas est.* Sa nature, c'est la bonté. " Son cœur," nous dit le grand saint Denis, " est un vase plein d'amour et de tendresse, et tous les cœurs des anges, tous les cœurs des hommes, avec ce qu'ils contiennent de plus aimant, ne sont que de petites goutelettes de bonté à côté de cet océan de la bonté divine ; Dieu c'est l'océan de la bonté, *oceanus bonitatis !* "

Mais ce vase d'amour, cet océan de bonté ! quelle main viendra incliner ce vase pour en répandre les flots au dehors ; quel souffle viendra peser sur cet océan de bonté pour le soulever et faire jaillir au dehors ses vagues bienfaisantes ? C'est la main, c'est le souffle de la miséricorde. Sans elle, sans la miséricorde, la bonté de Dieu fût toujours demeurée intérieure, isolée, paisible, bienheureuse dans le fond divin ! Avec la miséricorde, le fond divin s'émeut et ne se contient plus. Toujours divinement inquiète, toujours anxieuse, toujours compatissante,—c'est sa nature d'être ainsi,—la miséricorde force le fond divin de se répandre au dehors. Et c'est bien en vérité à la miséricorde que nous devons tous les bienfaits de Dieu, les grâces octroyées au juste, les pardons accordés aux pécheurs, toutes les effusions divines.

La miséricorde fait encore éclater la gloire de Dieu.

Qu'entendez-vous, mes frères, par cette gloire de Dieu dont vous parlez si souvent ? Qu'est-ce que cette gloire de Dieu ? D'après saint Thomas, trois grands mystères constituent la gloire extérieure de Dieu à nos yeux mortels.

Le mystère de l'incarnation du Verbe qui régénère l'homme, restaure l'univers et sauve l'honneur de Dieu ;

le mystère de la rémission des péchés, dont saint Augustin a pu dire que la rémission d'un péché procure plus de gloire à Dieu que la création des mondes ; enfin, le mystère du Ciel ouvert et de la participation de notre chair mortelle à la divinité ; voilà les trois grands mystères qui constituent la gloire extérieure de Dieu.

Mais n'est-ce donc pas la miséricorde qui fait éclater ces trois mystères et, par conséquent, la gloire de Dieu ? C'est elle qui fait descendre le Verbe Eternel du Ciel en terre ; c'est elle qui accorde au pécheur le baiser de réconciliation et de paix ; c'est elle, enfin, qui ouvre le Ciel, puisqu'elle est, d'après l'Ecriture, la clef du Ciel.

Enfin la miséricorde est la manifestation la plus haute de la divinité. La toute-puissance dit certainement Dieu, mais il est une voix qui sait mieux le dire, c'est la voix de la miséricorde.

" O Dieu ! dit l'Eglise, dans une de ses belles oraisons, ô vous qui manifestez même votre toute puissance en faisant grâce et en accordant miséricorde " — " ô Dieu, dont l'essence même est d'avoir toujours pitié et de pardonner toujours ! "....

Etre Dieu, c'est être bon, c'est être glorieux, c'est être tout-puissant, mais c'est surtout être miséricordieux. Celui-là est véritablement Dieu qui fait *toujours* miséricorde.

Toutefois, mes Frères, vous en conviendrez avec moi, il semble que dans le sein de Dieu, un conflit, une lutte s'engage. Tandis que tous les attributs divins restent parfaitement unis dans une harmonie merveilleuse, deux attributs se dégagent et semblent se disputer l'empire et la prééminence ; l'un c'est la justice, l'autre c'est la miséricorde. *Quis eorum videretur esse major ?*

Laquelle des deux vous semble dominer ? Est-ce la justice, est-ce la miséricorde ? C'est la miséricorde ; *superexaltat misericordia justitiam*, la miséricorde l'emporte sur la justice, et la commisération du Seigneur passant par-dessus toutes ses autres œuvres. La justice est imposante comme les montagnes, *justitia sicut montes ;* la miséricorde élevée, plus sublime que tous les cieux, *super omnis cœlos misericordia.*

Et s'il vous plaît, mes Frères, de considérer la justice et la miséricorde à l'œuvre, contemplez-les dans leur grand développement, dans leur glorification éternelle.

—Justice, où es-tu ? Terrible, implacable dans l'enfer. Là, sans conteste, sans rivale, elle règne sur un empire qui est absolument le sien. — Miséricorde, où es-tu ? Belle et toute aimable au ciel, dans son royaume d'amour et de félicité ! Dites, dites, laquelle vous parait l'emporter, *quis videretur esse major* ? C'est un docteur qui va répondre :—Autant l'ange comparé au damné le domine et l'emporte, autant la miséricorde l'emporte sur la justice. Reines toutes deux, toutes deux immortelles ; mais la justice, c'est le damné, l'enfer ; la miséricorde, c'est l'élu, c'est le Ciel :—reines toutes deux, toutes deux immortelles, toutes deux divines, adorables ; mais nous réservons à la miséricorde la part la plus belle, la plus douce de nos adorations, parce que, dit un docteur, elle est prééminente, *dignior*, plus digne, *excellenior*, et "*plus excellente.*"

Dieu lui-même, mes Frères, pense et agit comme nous. Quand dans la Sainte Ecriture, il parle de sa justice, c'est toujours avec réserve, discrétion, sobriété. Quand il parle de sa miséricorde, ah ! il ne tarit plus, il la loue, il l'exalte, il la célèbre, il la chante, et il veut

que toutes les créatures la chantent avec lui. *Confimini Domino quoniam bonus....*

“ Chantez que le Seigneur est bon et que sa miséricorde est éternelle ! ”

La justice, c’est le vêtement du Seigneur, *indutus est justitiâ ;* mais, insistons : c’est la ceinture de ses reins.

La justice, c’est le baudrier qui soutient le glaive. Et la miséricorde ? la miséricorde, plus intérieure, plus intime, plus adhérente à Dieu : *viscera misericordiæ*, ce sont les entrailles de Dieu même. Mot plein de douceur, tout aimable, qui semble nous dire : “ Enfants des hommes, confiance ! ne craignez pas, confiance en Dieu ! Il vous porte dans son sein comme une mère porte son enfant, *viscera misericordiæ*”.....

Dieu peut bien mettre de côté son vêtement trop lourd, la justice, déposer le glaive ou le laisser dormir dans son fourreau, la justice ! Mais Dieu ne saurait pas se défaire de ses propres entrailles, non plus que vous, il ne saurait les arracher à son sein ! Comprenez, vous tous qui m’écoutez ? comprenez cette parole de la Sainte Ecriture, parole ineffaçable, paternelle, miséricordieuse qui dit de Dieu qu’Il est le Père des miséricordes, *pater misericordiatum*, parce que la miséricorde c’est les entrailles de son sein ! Vous n’avez jamais lu dans la sainte Ecriture que Dieu soit appelé le père de la justice, du châtiment ? — C’est qu’en effet Dieu n’est pas le père du châtiment ; non ! le châtiment n’a pas sa raison d’être en Dieu mais dans le pécheur qui provoque Dieu et qui attire ses coups. Dieu n’est pas le père du châtiment ; il est le père de la miséricorde, parce que la miséricorde naît en Lui et forme les entrailles de Dieu, *viscera misericordiæ*.

Dieu est juste, c’est vrai ; mais ici-bas il se montre à

nous plus miséricordieux. Dieu est juste, mais jamais ici-bas il ne frappe dans toute la rigueur qu'exige le crime ; quand la justice doit sévir, il semble hésiter, il temporise, il adoucit les coups. Il avertit Sodome et ne lui demande que dix justes pour lui faire grâce ; il avertit Ninive et lui pardonne devant sa pénitence ; il avertit la terre cent ans avant le déluge ; et, quand il submerge la terre impénitente, ce n'est pas la terre toute entière : Noé et sa famille sont réservés ; et c'est par une pluie qui dure quarante jours et quarante nuits.

O Dieu, il ne vous a fallu que six jours pour créer ces mondes immenses qui roulent au-dessus de nos têtes et vous prenez quarante jours et quarante nuits pour détruire, et à demi, cette pauvre petite terre qui n'est qu'un grain de sable en comparaison !

Oui ! la justice de Dieu, voyez-vous, tombe du ciel goutte à goutte ; la miséricorde, c'est un torrent, *superexaltat misericordia justitiam, la miséricorde l'emporte sur la justice !*

II

Que dire maintenant de la miséricorde appliquée à l'homme ? Tout simplement ce que disent les prophètes : " Chantons que le Seigneur est bon et que sa " miséricorde est éternelle." Dieu est bon, et sa miséricorde est éternelle, infinie à l'égard de tout homme venant en ce monde.

Dans l'ordre de la nature, il le comble de biens : Il a créé pour lui le Ciel et ses splendeurs, la terre et ses magnificences ; Il fait lever son soleil sur le juste et sur le pécheur. Il fait tomber les pluies fécondantes ; il fait mûrir les moissons ; à tous Il a donné l'être

et la vie, des yeux pour voir ses merveilles, une intelligence pour le connaître, un cœur pour l'aimer. Il nous comble, Il nous caresse, dit la Sainte Ecriture, de ses bienfaits—*Claudiaus per beneficiæ.*

Dans l'ordre surnaturel, ses biens sont supérieurs encore. Et, de fait, tous les biens naturels et sensibles que nous recevons sur la terre, mes Frères, ne sont que la pâle image des biens surnaturels que le Seigneur nous accorde tous les jours. Grâce à la miséricorde, l'âme a son beau soleil, la vérité éternelle ; elle a pour se réchauffer son foyer, la charité divine ; pour se rafraîchir, la rosée des grâces, pour se purifier, les divins sacrements ; pour s'embellir, toutes les vertus chrétiennes ; pour se nourrir, pour se féconder, le sang d'un Dieu ; pour se reposer sur terre, pour se consoler au milieu de ses maux, l'espérance !

L'espérance ! Ah ! par dessus tous les biens que le Seigneur nous a donnés il y a l'espérance chrétienne, qui ne sera jamais confondue, du Ciel désormais ouvert, des biens éternels désormais accessibles, du sein de Dieu, prêt à nous recevoir ! " O miséricorde, dit saint Augustin, toi seule étais capable de nous élever du fond de cet exil jusqu'à la patrie ! "

Bonne envers tous les hommes, la miséricorde s'est montrée particulièrement bonne envers le pécheur. Quand il s'éloigne, quand il s'écarte de Dieu, de combien de moyens n'use-t-elle pas pour le contenir, pour le ramener, pour le convertir ; elle l'appelle avec instances, elle le poursuit avec compassion, elle l'attire par les biens qu'elle lui prodigue et par les maux aussi que sa main sait lui ménager ! Si le pécheur est insensible et s'il résiste, eh bien ! elle attend, elle l'attend avec une longanimité toute divine, avec une patience

qui semble n'avoir pas de fin.—Voulez-vous, disent les empressés, que nous arrachions cette ivraie, cette gale de la terre?—Non, attendons, dit-elle, le temps de la moisson, nous ferons alors le triage. —Voulez-vous, disent les empressés, que nous abattions ce figuier stérile? il ne porte pas de fruits, pourquoi occupe-t-il la terre? Voulez-vous?—Non, attendez encore un an, peut-être qu'il portera des fruits.—Voulez-vous, que nous fassions tomber le feu du Ciel sur cette ville coupable, voulez-vous?—Oh! non, non—" Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes!"

Justice, châtiment, vengeance: voilà l'homme! patience, longanimité, compassion, bonté, grâce, pardon, voilà la miséricorde!

C'est que la miséricorde, elle, ne veut pas la mort des pécheurs, mais qu'ils se convertissent, tous, et qu'ils vivent!

Si le pécheur ne veut pas vivre, et s'il ne veut pas se convertir; s'il résiste à l'appel de la miséricorde, s'obstine dans le mal, et s'endurcit dans son péché, dans son impénitence, la justice enfin revendique ses droits; elle doit frapper; elle frappe.

Mais aussitôt la miséricorde accourt, elle vient sur les pas de la justice pour adoucir les coups, pour guérir les blessures qu'elle a faites, pour consoler et sécher les larmes qu'elle fait verser.

Mais qu'avons-nous besoin, nous tous pauvres pécheurs, revenus à Dieu je l'espère, qu'avons-nous besoin de rappeler toutes ces choses! nous n'avons qu'à nous souvenir des appels de la tendre miséricorde à notre égard, de ses longues attentes; et quand elle nous a vu pleurer dans notre pénitence, des tendres consolations qu'elle nous a toujours données!

Bonne envers tous les hommes, bonne particulièrement envers le pécheur, la miséricorde éclate surtout à l'égard du pécheur pénitent, du pécheur converti. Ah ! c'est alors que se réalise cette belle parole de l'Ecriture : " là où a abondé le péché, là surabonde la grâce." Et " ce que la miséricorde fait est admirable, mais ce qu'elle répare est plus admirable encore." " Douce miséricorde," disait St Ambroise, tu nous élèves au-dessus de notre première innocence ; " et St Augustin a osé dire, à son tour : " Heureuse faute, celle qui nous vaut une pareille rédemption, une pareille miséricorde de la part de notre Dieu."

Voyez, mes Frères, voyez plutôt : David est prévaricateur, il commet deux crimes abominables, mais il dit cette grande parole : *peccavi*, et il pleure, et à l'instant David voit son âme redevenir blanche comme la neige. Et sa grande figure passera devant les générations comme l'exemplaire du pécheur pénitent. Pierre est renégat, mais il pleure amèrement, et voilà Pierre à l'instant devenu le vicaire de Jésus-Christ, le prince des apôtres, le portier des cieux. Paul est persécuteur du Christ et de la jeune Eglise, mais Paul est terrassé et il pleure son péché et Paul devient l'apôtre des Gentils, le vase d'élection, et le cœur de Paul devient si beau, sous l'effet de la grâce et de la miséricorde que Saint Jean-Chrysostôme ose le comparer au cœur de Jésus. Magdeleine est pécheresse, mais elle pleure, et vous savez quelles larmes ! et voilà Magdeleine qui devient *familiaris amica Christi*, la douce familière du Christ. Oh ! cette parole est grande, mais cette parole est vraie, là où a abondé le péché, là surabonde la grâce, quand le pécheur revient à Dieu. Et cette parole,

Seigneur, console nos âmes et les fait tressaillir d'espérance !

III

Eh ! qu'avons-nous dit, mes Frères, jusqu'à présent de la miséricorde de Dieu ? Rien, ou presque rien. Nous ne sommes pas encore entrés dans son beau royaume, nous ne l'avons pas encore définie, nous n'avons pas dit son nom. La miséricorde, c'est Jésus !

Ouvrons les Saints Evangiles, voyons les œuvres de Jésus ; un débordement de miséricorde ! Et lui-même se plaît à les énumérer, ces œuvres de miséricorde, à l'envoyé de Jean qui vient l'interroger de la part de son maître et lui dire : " Qui êtes-vous, que dites-vous de vous-même ? " Jésus lui répondit : " Allez, dites à " votre maître : les aveugles voient, les boîteux " marchent, les sourds entendent, les lépreux sont gué- " ris, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangé- " lisés ! " Jésus n'a pas autre chose à dire.

A toutes ces œuvres de miséricorde, Jean saura bien reconnaître ce qu'est Jésus !

Jésus n'est descendu du Ciel que pour exercer cette miséricorde, que pour venir au-devant des misères d'ici-bas. Et maintenant sur terre Il passe, Il passe au milieu de cette misère humaine, pour la consoler, l'alléger, la secourir, " Il a passé en faisant le bien," nous dit simplement le Saint Evangile.—" Jésus, fils de David, ayez pitié de moi," lui crie sur son passage le pauvre aveugle de Jéricho, une misère ! et Jésus s'arrête, animé de miséricorde.—" Que veux-tu que je te fasse ? " — Maître, que je voie ! — " Regarde," lui dit Jésus, et le pauvre aveugle voit la miséricorde de

Jésus!—Le fils de la veuve de Naïm est porté en terre; sa pauvre mère le suit en pleurant: une double misère! Jésus passe, il arrête le convoi, il ressuscite l'enfant et le rend à sa mère. Lazare, notre ami, dort, il est mort, *une misère!* Marthe et Marie venez dire à Jésus où vous l'avez mis. Et Jésus, ému de miséricorde, pleure et dit à Lazare: " Lazare, sors du tombeau."

Toutefois Jésus s'émeut de miséricorde bien plus encore pour l'âme que pour le corps, et il témoigne de cette miséricorde particulière, quand il donne sa grâce aux petits, aux humbles, et quand il convertit les pécheurs.

Il va manger avec les Publicains au risque de se faire jeter le blâme, la pierre par les Pharisiens jaloux. Il appelle Zachée, une *misère!* et va fraterniser avec lui dans sa maison. Il attend la Samaritaine au bord du puits de Jacob; pauvre Samaritaine! une *misère!* il lui demande à boire; il la fait soupirer après ces eaux qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, et lui parle avec tant de miséricorde que la Samaritaine reconnaît à cette miséricorde le Messie!

Et cette pauvre femme de la place publique que les Juifs veulent lapider: *une grande misère!*—" Femme, lui dit Jésus, quelqu'un t'a-t-il condamnée?" —" Non, Seigneur, pas encore." —" Et moi non plus, je ne te condamnerai pas; va, mais ne pèche plus."—Pierre, le renégat! une *misère!* Jésus se plaît à lui faire expier son triple reniement par une triple protestation d'amour. Et Madeleine, quelle ineffable misère! Comme Jésus la fait pleurer constamment à ses pieds!

Voilà les œuvres de Jésus, les œuvres de sa miséricorde; que dire de sa doctrine, de sa prédication, de sa

parole! Elle était si tendre, elle était si bonne, si entraînante, qu'elle ravissait le monde après lui! et les foules le suivaient jusqu'au fond du désert! Elles manquaient de tout, mais n'importe ? elles n'avaient pas de pain, mais qu'importe? elles avaient la bonté de Jésus et sa parole miséricordieuse!

Que prêchait donc Jésus ? Ceci simplement : la rémission des péchés, l'affranchissement de tous les esclavages, la liberté de l'âme, le salut par la pénitence, l'union fraternelle, l'union des cœurs; la charité, l'amour de Dieu, de notre Père du Ciel, les béatitudes, les œuvres de la miséricorde !

En passant, Jésus a vu sur son chemin des pauvres, manquant de pain, de vêtements. Emu de miséricorde, d'une parole, Jésus transforme la pauvreté, Il en fait une richesse, l'opulence des cieux : Bienheureux les pauvres, le royaume des cieux est à eux!

Jésus a vu sur son chemin ceux qui pleurent, ceux qui souffrent; Il en a vu beaucoup : d'un mot Il transfigure les larmes et la souffrance, Il en fait une joie, Il en fait une félicité.—" Bienheureux ceux qui souffrent et qui pleurent, ils seront consolés!" Il a vu sur son passage ceux qui avaient faim et soif de la justice. Adorable faim! adorable soif! Il les apaise : — " Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés!" Il a vu les doux et les pacifiques, ceux-là que la méchanceté des hommes opprime plus facilement; Il en est touché ; et Il leur dit : Bienheureux les pacifiques et les doux, ils seront appelés les fils de Dieu! Il a vu aussi sur son chemin les miséricordieux : Il ne pouvait les oublier ceux-là, qui lui ressemblent! " Bienheureux les miséricordieux, il leur sera fait aussi miséricorde!"

Que prêchait Jésus? Tout ce qui est saint, tout ce ce qui est bon, tout ce qui relève l'âme, tout ce qui la ramène à Dieu, et pour obtenir cette fin, dans sa miséricorde, changeant au besoin toutes choses, bouleversant les idées, bouleversant le monde, révolutionnant tout et faisant de l'infirmité une puissance, du malheur une véritable félicité.

Et quelles sont adorables les formes de la prédication de Jésus! ses naïves et ravissantes paraboles! C'est la drachme perdue, symbole de l'âme égarée; il faut la rechercher, balayer la maison, bouleverser toutes choses; il faut la retrouver, cette drachme, cette âme perdue que Jésus aime!

C'est l'enfant prodigue! le malheureux comme il s'est éloigné de son père, comme il emporte sa *substance*, tous ses biens pour aller les dissiper au milieu des plaisirs, loin de son père! Et le pauvre bon vieux père, comme il pleure son fils absent; comme il vient tous les jours l'attendre sur ce chemin d'où il l'a vu s'en aller! —Reviendra-t-il? reviendra-t-il?—Oui, il reviendra,... c'est lui! le bon père se précipite à sa rencontre: " Père,' lui dit le fils, en se jetant à ses pieds: " J'ai péché contre le Ciel et vous!" Mais lui, il l'embrasse, il le serre sur son cœur! Oh! le bon père!... Oh! la bonne miséricorde de Jésus!

Et la petite brebis de Jésus, la brebis perdue: *Ovicu-lam meam!*

Il l'aime comme son unique, *unicam meam!* que dites-vous, Jésus, votre unique! Qu'avez-vous donc fait de ces quatre-vingt-dix-neuf autres brebis qui vous avaient été confiées? Le grand troupeau des anges? Oh! qu'il aille, qu'il aille!—Il l'abandonne à toutes les aventures, à tous les vents de la félicité des cieux; et il s'en vient

rechercher sa “ petite brebis ” sur la terre, la pauvre humanité !—Oh ! comme il court après elle ; comme il sait la retrouver !—Elle est mourante !—Il la prend dans ses bras ; il la met sur ses épaules, tête contre tête, et, là, tout près du baiser. Comme il la fait manger dans sa main, boire dans sa coupe et dormir dans son sein, “ comme la petite fille de la maison.”

Dors, dors, pauvre petite brebis, âme chrétienne, dors tranquille maintenant sur le cœur de ton Dieu ; dors, confiante et bienheureuse dans le sein de sa miséricorde !

C'est surtout, mes Frères, au moment de sa Passion que la miséricorde de Jésus s'exalte et triomphe. Sion, avait dit son prophète : *Chante, voici ton Dieu qui vient à toi plein de douceur, chante hosanna !* “ Il vient pour souffrir et pour mourir dans les grandes tortures, pour te sauver.” Chante ! Oh ! comment chanter, quand mon Dieu va mourir !—Chante, te dis-je, car si tu ne chantais pas, les pierres attendries elle-mêmes crieraient *hosanna !*”.........

Voici l'heure, l'heure de Jésus, l'heure de sa grande miséricorde ! Les amis de Jésus, les disciples, les apôtres jusqu'à ce moment fidèles, les saintes femmes, peuvent bien se détourner de Jésus, s'en aller, abandonner Jésus ! Qu'ils fassent place, auprès de Jésus, à qui a plus besoin qu'eux-mêmes de la miséricorde.

Et ceux-là, ces autres où sont-ils ? qui sont-ils ? Les voilà : les méchants, les impies, les bandits de la terre ; ils viennent ! traîtres, renégats, hypocrites, blasphémateurs, soldats, bourreaux, voleurs, assassins, scélérats ; troupe des pécheurs de la terre, approchez ! venez ! approchez de la croix de Jésus ! y êtes-vous tous ? Oui, Seigneur, nous y sommes ! Eclatez, miséricorde de

Jésus ! Larron, voleur, monte au Ciel ! " aujourd'hui, tu seras avec Moi dans le paradis ! " Foule immense des Juifs qui venez de crucifier le Divin Maître, frappez votre poitrine ! Jérusalem, reconnais ton Sauveur! O saintes femmes, attendrissez-vous, pleurez, prédestinées que vous êtes à représenter désormais sur la terre la douce miséricorde de Jésus ! Terre, tremble, non pas d'épouvante, mais de joie, d'espérance, et d'amour ! te voilà fécondée par le sang d'un Dieu ! Morts, ressuscitez ! pécheurs revenez à la grâce !

Et vous, ô divine Marie, ô mère de Jésus, devenez la mère des hommes ! et si bien que désormais nous, pauvres pécheurs, nous aurons au Ciel " le Père des miséricordes " et " la mère de la miséricorde," la sainte Vierge Marie ! Et vous, ô Jésus, nous vous le demandons en ce jour, faites-nous, maintenant et toujours, miséricorde. *Amen !*

JÉSUS ! EXEMPLAIRE DE LA SOUFFRANCE.

SERMON PRONONCÉ LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

O crux, ave.
O croix, salut.

MES FRÈRES,

Notre divin Sauveur était venu bien souvent à Jérusalem depuis le jour où Joseph et Marie l'y avaient conduit, enfant, pour la première fois, mais toujours Il avait fait son entrée dans la ville humblement, à pied, sans bruit, en silence, perdu dans la foule comme le dernier des humains ; aujourd'hui tout est changé ! Jésus entre à Jérusalem environné de pompe et d'éclat ; monté comme un triomphateur, Il s'avance en marchant sur des fleurs et des vêtements que l'on jette sur son passage ; Il s'avance au milieu d'un peuple en joie qui agite autour de Lui des palmes et des branches d'oliviers et qui crie :— Salut au Roi des Juifs, hosanna au fils de David ! Et Jésus, l'humble Jésus, se complait à ces témoignages éclatants, à ces manifestations glorieuses. Les docteurs, les pharisiens, jaloux, sont venus lui dire :—" Faites-donc taire vos disciples ; " il leur a répondu :—" En vérité, s'ils venaient à se taire, les pierres mêmes crieraient ! "

D'où vient cette manifestation, pourquoi ce triomphe ? Apprenons-le, mes frères, en ce grand jour : Jésus vient à Jérusalem cette fois en triomphateur, parce que cette

fois Il vient pour souffrir ; Il prétend nous manifester ainsi son amour de la souffrance, son désir véhément de la croix, de cette croix qui l'attend demain, à Jérusalem ! Il prétend aussi nous entraîner tous après lui dans cette voie douloureuse, dans cette patience soumise, dans cette pénitence volontaire, dans cette voie royale, divine, que l'ascétisme chrétien appelle : *le chemin de la croix*, la voie de la mortification chrétienne !

Disons aujourd'hui, mes Frères, quelque chose de cette mortification chrétienne : qu'est-elle ? est-elle nécessaire ?—deux réflexions.

I

Qu'est-ce que la mortification chrétienne ? Mortification est un mot qui signifie : mort, extermination, anéantissement. La mortification chrétienne, c'est la mise à mort de la nature, de nos sens intérieurs et extérieurs, de la vie naturelle qui est en nous ; c'est la séparation de notre âme spirituelle d'avec cette vie naturelle ; c'est son détachement des sens et de la volonté propre, son renoncement aux plaisirs sensibles, non-seulement illicites, mais encore permis, et cela, dans un but tout divin : d'expier le péché, d'obtenir une plus grande abondance de grâces, de pratiquer la vertu avec un détachement plus parfait, de plaire à Dieu en nous unissant au sacrifice perpétuel de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Se mortifier, c'est donc se faire mourir soi-même d'une mort lente et terrible sans doute, mais précieuse devant Dieu ; se mortifier, c'est donc apporter la division en soi-même, engager, dans son propre sens, une lutte, et une lutte à mort contre soi-même.

Job avait bien dit quand il disait : La vie de l'homme est un combat perpétuel sur la terre. Et saint Paul ne s'est pas contenté de le redire, mais encore il nous fait connaître les ennemis qui sont en présence au dedans de nous-mêmes : ces deux ennemis, c'est la chair et c'est l'esprit. — La chair, représentant la nature corrompue par le péché, la désobéissance à la loi, le mal, la révolte de l'homme en permanence : elle combat pour l'enfer ; l'esprit, représentant au contraire la grâce, l'obéissance à la loi, le bien, la vertu : il combat pour le Ciel, — a dit saint Paul. La chair combat contre l'esprit et l'esprit contre la chair, et ce sont deux grands adversaires !

Oui la chair est un ennemi redoutable, d'autant plus redoutable qu'il est domestique, intime, familier, qu'il est l'objet de plus de soins et de plus de complaisances—car "personne, ajoute saint Paul, ne hait sa chair, mais au contraire chacun la nourrit, la réchauffe." Cependant c'est le grand ennemi, l'ennemi acharné à notre perte et qui nous presse de ses attaques, de ses coups, depuis notre premier Adam. Il naît avec nous, il dort dans notre berceau, entre les bras de nos mères, il grandit avec nous, se nourrit du sang de nos veines, se ranimant dans notre sommeil et notre repos. Dans les années de l'enfance, on l'a dit, c'est un petit lion qui sait jouer, plein de grâce et de charme ; dans la jeunesse, quand il a grandi, il s'irrite, il court, il se précipite à la proie et la dévore avec férocité ; dans la vieillesse, il se montre assouvi, mais il vit encore sous les glaces de l'âge et il nous trouble toujours par ses cris, par ses appétits sans cesse renaissants.

Et vous savez, mes Frères, quelles armes emploie la chair pour combattre et vaincre. Ennemi traître et perfide, il attaque, il séduit par des caresses et des sourires,

il blesse par la douceur, il empoisonne par les délices, il tue par la volupté ! et c'est toujours avec les feintes et les semblants de l'amour qu'il combat et qu'il triomphe. Nul ne saurait complètement échapper à ses poursuites, à ses coups : les grands, les puissants, les riches, les opulents de la terre obéissent à son empire ; les guerriers, les forts subissent ses enchantements ; les savants, les sages, les philosophes, les poëtes proclament sa puissance, chantent ses appâts, et le posent souvent comme un dieu devant l'adoration du monde ; les pauvres, les petits, les humbles, les malheureux, ceux qui souffrent, ceux qui pleurent sont ceux peut-être qui lui résistent le plus et le mieux, mais il sait encore les atteindre dans leur misère, sous le chaume, dans les haillons ! Cet ennemi perfide ose sans respect pour les lois les plus austères se glisser dans l'asile de la vertu, parmi les âmes les plus saintes : il les tient en éveil, en crainte et en tremblement perpétuels : et ces âmes vouées à Dieu, élevées sur les ailes de la prière et de l'amour, le rencontrent encore à côté d'elles dans ces hauteurs où elles s'étaient enfuies pour mieux le fuir. Il monte à côté d'elles, il traverse avec elles des océans de lumière, il va jusqu'à cette dernière limite où la nature expire, jusqu'à ce troisième ciel où un jour il a rencontré saint Paul et l'a bel et bien souffleté. Il monte sans pudeur, il descend sans honte, dans la solitude, dans les antres de la pénitence : Antoine, Hilarion, Jérôme l'ont connu ! il se cache quelquefois sous les lambeaux même du corps meurtri par le fouet de la pénitence ; il palpite avec lui ; il soupire dans les accents du saint amour ; il se berce dans les pieuses extases, il arrose de ses larmes la couche du repentir ; il fait même couler quelquefois le sang des blessures pénitentes ! C'est un

ennemi perfide, disent les Pères de l'Eglise, c'est un monstre sans cesse renaissant, c'est un assassin qui nous fait mourir chaque jour, c'est un feu qui nous dévore, une fumée qui nous épaissit, une fièvre qui consume toute honnêteté, une lèpre qui flétrit toute beauté de l'âme, c'est enfin, que sais-je ? le soufflet de Satan qui nous humilie !

Voilà l'ennemi, la chair ! la chair qui combat contre l'esprit ! c'est contre cet ennemi que l'esprit à son tour se lève, lui esprit vivant, grand, immortel, venu du Ciel, destiné à retourner au Ciel, fait à l'image, à la ressemblance de Dieu ! il ne peut pas rester indifférent, il ne peut pas se taire, il ne peut pas s'endormir, il faut qu'il lutte contre la chair ; car voilà l'ennemi.

Eveille-toi, lui crie St Augustin ; éveille-toi, esprit, déploie ton armure et ta force, prends ton glaive, ce glaive qui frappe, qui abat, qui transperce, tranche, divise, le glaive de la mortification ! réveille-toi et combats cet ennemi avec lequel tu es né.

" La lutte s'engage et voilà la chair qui combat " contre l'esprit, dit saint Paul, et l'esprit contre la " chair, et ce sont deux grands adversaires ! " la lutte s'engage par toute la terre, dans le monde entier, surtout dans le monde chrétien. Souvent la chair semble l'emporter, mais, en définitive, c'est toujours l'esprit qui triomphe et la chair qui est abattue. C'est pourquoi on appelle ce combat : la mortification de la chair. Et quand finira la grande bataille, la chair sera définitivement vaincue, terrassée, couchée dans la tombe, réduite en poussière, et elle y restera jusqu'à ce que l'esprit vainqueur vienne la ressaisir, la tirer de cette poussière et l'amener avec Lui à jamais glorieux et triomphant, à la participation de la divinité.

Mais, en attendant, la lutte sur la terre fait rage, et qu'on le veuille ou non, qu'on soit courageux ou timide, lâche ou héros, il faut entrer en lice : la lutte est fatale et prend d'immenses proportions, des proportions grandioses ; car d'un côté, Satan lutte pour son royaume avec la chair ; et de l'autre, Dieu lutte avec l'Esprit pour le Ciel. La lutte est fatale, elle devient une loi.

Cette loi de la mortification, c'est-à-dire la lutte de l'esprit contre la chair, nous la voyons régner partout. Elle saisit l'homme au moment de sa naissance, car c'est en pleurant qu'il apparaît en cette triste vie ; elle le gouverne durant toute son existence, car c'est à la sueur de son front qu'il gagne son pain de chaque jour, le disputant aux ronces et aux épines qui se dressent constamment comme des pointes et des glaives contre lui.

C'est toujours accablé sous le poids des travaux et de la misère, toujours brisé, toujours meurtri, qu'il s'avance dans la vie, qu'il vieillit, toujours flagellé, toujours mortifié par mille fléaux divers ; et cette loi de la mortification le pousse jusque dans la tombe, là, réduit son corps en poussière, et franchissant même les limites du temps et de la mort que l'on pensait être la limite extrême, cette loi de la mortification va encore peser sur l'âme immortelle pour purifier en elle les dernières attaches de la chair, au Purgatoire, au séjour des dernières expiations !

Cette loi de la mortification, nous la voyons perpétuelle, fondée à l'origine des choses, aussitôt après le péché du premier homme au Paradis, et se répandant de là, partout ; survivant à toutes les générations, à tous les âges, dominant toutes les institutions humaines, toutes les révolutions sociales ; triomphant de

toutes les doctrines, de tous les systèmes qui veulent la nier; gouvernant tous les mouvements de la vie et des religions même des hommes, et planant à toutes les phases du temps ! Appelez cette loi de la chair du nom que vous voudrez, dites que c'est la loi du travail, du sacrifice, de la douleur, du crucifiement, de la mort, c'est toujours elle, la loi de la mortification !

Paul la sentait quand il a dit : *Quotidie morior*, je meurs tous les jours. L'adorable victime du Calvaire la proclame divinement sur la croix ; tous les jours elle la renouvelle sur nos autels ; et la marche de l'Eglise, constamment douloureuse dans le temps comme aussi le cri plaintif qui s'échappe de toute poitrine humaine ici-bas, nous assure que cette loi de la mortification ne meurt jamais !

II

La mortification, c'est-à-dire cette lutte de l'esprit contre la chair, était-elle nécessaire ?

En reconnaissant, mes Frères, que cette mortification, cette souffrance qui résulte de la lutte de l'esprit contre la chair est un fait universel, perpétuel, une loi permanente de l'humanité, nous avons reconnu implicitement qu'elle est absolument nécessaire. Néanmoins, il y a des hommes qui repoussent absolument ce dogme de la mortification chrétienne, cette lutte de l'esprit contre la chair. Leur orgueil se révolte contre l'idée de la chûte, du péché originel et de la déchéance par suite encourue. L'homme, disent-ils, naît pur de toute souillure et n'a besoin d'aucune réhabilitation. La souffrance, puisque souffrance il y a dans le monde et qu'il convient de l'expliquer, la souffrance, disent-ils, n'est

pas du tout l'expiation d'une faute commise, mais bien plutôt la fatale conséquence des abus de la force, des injustes oppressions, de la liberté méconnue, des organisations vicieuses des sociétés, de la tyrannie civile ou religieuse. Ah ! qu'on fasse table rase de toutes les institutions vieillies, qu'on émancipe donc la raison ! et on la verra s'en aller de progrès en progrès ! qu'au lieu de contraindre et de mortifier la nature, qu'on la laisse donc jouir ! et elle s'en ira d'elle-même à la félicité ! la tristesse alors fuiera de la terre, l'âge d'or renaîtra, la fête sera perpétuelle ! à bas le travail, tout esprit de sacrifices, toute lutte de l'esprit contre la chair, à bas tout esprit de mortification !

Chimère que tout cela ! défi criminel jeté aux oracles de la vérité éternelle tout aussi bien qu'aux affirmations de la saine raison humaine ! c'est un mirage trompeur et décevant ! Au réveil de chacun de ces rêves, l'homme se sentant tout aussi malheureux, couché sur le même lit de douleur, plus malheureux encore, puisqu'il vient de goûter une déception nouvelle, puisqu'il vient d'expérimenter une impuissance de plus. L'homme gémit, plus amèrement, au sentiment de sa plus profonde misère. Eh ! pourrait-il en être autrement ? Est-ce que l'orgueil, après avoir blessé l'homme, peut donner le remède à ses plaies ? Est-ce que Satan se redressera sur ses flammes pour blasphémer encore sans y retomber encore avec un surcroît de douleur !

Non, la mortification est absolument nécessaire ; c'est un dogme que proclame la raison humaine, en même temps que la foi. Que nous dit la raison, mes Frères ? voulez-vous l'entendre par l'organe d'un sage antique, et non pas des moindres ! il se nomme Platon.

“ Je ne sais, dit-il, quand je me contemple moi-même,

si je vois en moi un être moral, doux et bienfaisant, qui participe de la nature divine, ou bien une sorte de monstre plus double et plus mauvais que le principe du mal !"

En constatant dans son propre sein, c'est-à-dire dans l'homme, ce triste mélange du bien et du mal, le sage constatait la corruption humaine.

Ah ! se hâte-t-il d'ajouter, Dieu n'a pas créé l'homme ainsi ! et pourquoi ?— parce que, répond-il, l'Etre bon ne fait ni ne veut de mal à personne. Si donc l'homme est mauvais – et il est mauvais parce qu'il contient en lui ce mélange de bien et de mal, si l'homme est mauvais, c'est parce qu'il a été méchant, c'est parce qu'il a été dégradé, c'est parce qu'il a été puni, c'est parce qu'il a été coupable !

L'homme est coupable ! et voilà le péché originel apparaissant à la simple raison humaine.

Mais si l'homme est coupable, comme le dit sa raison et le murmure immortel de sa conscience, il mérite donc le châtiment ? Sans doute. Laissez donc alors passer le châtiment qui désormais gouvernera le monde, laissez donc passer la justice de Dieu, laissez donc passer la souffrance, la loi de la mortification ! Le châtiment, la souffrance, la mortification désormais seront au fond de l'œuvre divine et sans souffrance, sans combat, sans mortification, saint Paul dit sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission à espérer, il n'y a pas de réhabilitation de l'âme.

La souffrance, ajoute toujours le sage antique n'abaisse pas l'homme, non, au contraire, elle le relève puisqu'elle donne l'empire à l'intelligence sur la matière, à la raison, sur les sens et sur les passions. La souffrance n'abaisse pas l'homme, au contraire elle

l'élève, puisqu'elle le prépare à la fin glorieuse pour laquelle l'Etre bon l'a créé.

C'est ainsi que parle la simple raison humaine livrée à elle-même, abandonnée à ses propres lumières ; que ne doit pas dire, mes Frères, notre raison chrétienne, à nous ? La raison chrétienne est plus heureuse, plus favorisée, car elle a été formée par les traditions chrétiennes, elle a été nourrie par les notions évangéliques. Cette raison est un écho fidèle de la Sagesse Incarnée, du Verbe Adorable. Ecoutez-la donc, quand elle vous parle par l'organe de Paul, d'Augustin et de tant d'autres docteurs de l'Eglise ; elle vous dit : mortifiez la chair, mortifiez cette concupiscence, mortifiez tous vos mauvais penchants. Il faut mourir à soi-même, à sa nature, pour vivre de l'éternelle vie !

Toutefois, il est une lumière supérieure à celle de la raison, tout éclairée qu'elle puisse être par les clartés d'en haut, c'est la lumière de la foi, de cette foi dont le flambeau, dit Bossuet, est posé devant nos yeux ; nous chrétiens, nous marchons dans cette grande et belle lumière ; en elle nous voyons clairement la vérité, en elle nous entendons les paroles de la vie éternelle que le divin Sauveur est venu nous annoncer sur la terre et qu'Il a donné mission à son Saint Esprit de venir tous les jours nous redire au fond du cœur ; en elle, dans cette lumière de la foi, nous comprenons le sens des divines Ecritures, qui sont la parole de Dieu.

Que nous dit cette parole de Dieu sur la question qui nous occupe ? Voici un de ses oracles : Si le petit grain de froment tombe en terre et ne meurt point, il ne portera pas de fruit ; mais s'il tombe en terre et y meurt, il portera un fruit abondant.

Oh ! la belle fécondité du petit grain de froment

mourant en terre ! répond Tertullien, voyez ! le sang des martyrs est devenu une semence de chrétiens ! Et puis, il ajoute : " O vous qui êtes nos juges et nos bourreaux, " allez ! condamnez-nous à plaisir, torturez-nous, bro- " yez-nous : votre barbarie ne fera que purifier notre " innocence, et plus vous nous mettrez en pièces, plus " vous nous multiplierez."

Que dit encore l'oracle divin : " Celui qui aime son " âme dans ce monde, la perdra dans la vie éternelle ; " mais celui qui hait son âme dans ce monde, sauvera " son âme pour la vie éternelle."

Oui, reprend alors saint Augustin : " Il faut savoir se sacrifier pour sauver son âme, et celui qui veut jouir avec le Christ doit savoir souffrir et mourir avec Lui et comme Lui."

Encore, dit l'oracle divin : " Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive, car, en vérité je vous le dis, le royaume des cieux souffre violence et les violents seuls pourront le ravir ! "

C'est ainsi, mes Frères, que le divin Sauveur pose le précepte et la règle de la mortification chrétienne. Certes, il avait déjà donné l'exemple. Dans l'éternité, quand la Trinité auguste lui proposa, comme moyen rédempteur pour sauver le monde, la joie, il a refusé la joie, il a préféré la souffrance, il a choisi la croix, *proposito sibi gaudio sustinuit crucem.*

Il se présente, Il se fait connaître au monde comme l'Agneau de Dieu, prédestiné au sacrifice. Homme de douleur dès sa naissance, Il naît pauvre ; Il est poursuivi par le glaive d'Hérode, jeté en exil, voué à toute une vie de travaux et de pénitence ; toujours persécuté et maudit, Jésus n'a jamais goûté les douceurs de l'ex-

istence humaine, il n'en a jamais savouré que les amertumes ; et son apanage, à Lui, ce fut constamment la mortification, *mortificationem Jesu.*

Il prélude aux grands labeurs, au martyre de sa vie publique par quarante jours de jeûne, dans le désert, sans boire, ni sans manger ; il fuit, il s'isole dans les solitudes souvent, pour aller pleurer, gémir, prier—Les renards ont leur tanière, les petits oiseaux leur nid, mais le Fils de l'Homme n'a pas où poser sa tête. Il vit avec les petits, les pauvres, les humbles, les oubliés ; il choisit ses disciples parmi de pauvres et d'obscurs travailleurs, et quand vient son heure, il va boire le calice de sa passion et il n'achève de se mortifier lui-même qu'en mourant sur la croix du Calvaire ! *Mortificationem Jesu.*

Voilà l'exemple de mortification que Jésus a donné au monde ! Après lui, les apôtres ont bien compris cette mortification de Jésus, ils l'ont si bien comprise, mes Frères, qu'ils semblent ne connaître Jésus que par ses côtés mortifiés, que par ses côtés douloureux. Aussi, se réjouissent-ils toujours, quand ils souffrent quelque chose pour le nom de Jésus ; et c'est avec une sorte d'emphase qu'ils nous disent dans les livres saints : " Oh ! nous portons en nous, autour de nous, la mortification de Jésus, *circumferentes mortificationem Jesu*, afin que sa vie sacrifiée paraisse toujours en nous ! Et notre gloire, c'est de prêcher Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ! "

Ils ont compris le précepte de la mortification chrétienne et tous ont marché sur les traces sanglantes de Jésus qui leur avait dit : " Suivez-moi." Ils l'ont tous suivi jusqu'à la mort et jusqu'à la mort sanglante comme la sienne.

Après eux, quand les apôtres furent tombés, un monde nouveau se lève, le monde chrétien ; il apparut tout à coup au milieu du vieux monde païen, rayonnant d'innocence, mais aussi tout ravi de reconnaissance, d'amour, d'admiration pour les apôtres et pour le Christ ; d'un bond, ce monde se précipita à leur suite ; et l'on vit ces premiers chrétiens marcher d'un pas indomptable dans la voie de la douleur, portant toujours en eux la mortification de Jésus, *mortificationem Jesu.*

Abandonnant tout, se privant de toute douceur, vendant leurs biens, les distribuant aux pauvres, ils se vouaient ensuite à une vie commune et mortifiée.

Ils allaient au-devant de toutes les douleurs, heureux de souffrir comme Jésus et pour Lui ! Ah ! quelle large satisfaction fut donnée à cette soif de leur âme, mes Frères ! Pendant trois siècles, les persécuteurs, les Césars, les bourreaux, les bêtes féroces, les lions, se sont chargés de les mortifier ; mais jamais nulle torture ne monta à la hauteur de leur constance, à la hauteur du délire qui les pressait de mourir pour le Christ ! Jamais la terre ne vit un pareil spectacle, jamais une telle grandeur ! Pendant trois siècles des millions de chrétiens, des millions de martyrs tombèrent, épouvantant le monde par la générosité et par l'abondance de leur sacrifice ; mais proclament aussi, par la voix du sang, la nécessité de cette mortification, que les lambeaux de leur chair, leurs ossements et leurs saintes reliques proclament encore sur nos autels et proclameront jusqu'à la fin des temps !

La paix fut rendue à l'Eglise par les tyrans lassés ! les Chrétiens avaient vaincu, comme ils savent toujours vaincre, par leur patience ! Une ère de bonheur et de conquêtes nouvelles semblait s'ouvrir devant eux.

Eh bien ! ils en ont eu peur. Troublés par cette perspective d'un bonheur, d'une félicité quelconque, eux qui s'étaient habitués à la mortification, eux qui se sentaient voués au sacrifice, ils abandonnèrent un monde qui leur devenait cruel parce qu'il ne voulait plus les immoler, et ils allèrent se faire mourir eux-mêmes dans les mille tourments inventés par l'esprit de la mortification de Jésus. Jusqu'à présent, ils avaient souffert les opprobres, les coups, les chaînes, les prisons; ils avaient été lapidés, ils avaient été sciés, ils avaient été torturés, ils étaient tombés sous le glaive ; maintenant, couverts de peaux, manquant de tout, voués à des angoisses nouvelles, ils sont allés, errants dans les vastes solitudes, rendre hommage à leur foi !

Oh ! le grand combat de l'esprit contre la chair change d'aspect, mais ne change pas du tout de mérite, ni de caractère. Le grand combat se livre encore par toute la terre et jamais champ de bataille ne fut immense comme celui-là ! Toutes les régions du monde ont vu passer ces solitaires, ces pénitents, ces athlètes du Christ ; tous les échos ont entendu et redit les gémissements de leur pénitence et le cantique de leur sacrifice immortel ! Partout le jeûne, les travaux, la contrainte, partout, avec la prière et la louange perpétuelle, le crucifiement de la chair, de la nature et de la volonté. Partout la chair était haïe et quelqu'innocents que fussent ses désirs ils étaient sacrifiés ; partout la mortification de Jésus, *mortificationem Jesu !*

Le moyen-âge, après eux, ne s'est pas montré indigne de ces premiers temps de l'Eglise : non ! avec lui se sont ouverts des retraites nouvelles, des lieux de pénitence, des monastères innombrables, où les générations successives sont venues marcher sur les traces des ana-

chorètes, des apôtres et de Jésus, s'ensevelissant vivantes dans le fond des cloîtres pour se faire mourir sous les mille lois de la mortification. Sans cesse renouvelées, mais toujours les mêmes en esprit, ils allaient, ils couraient dans la carrière, à la conquête des biens éternels, mais en passant toujours par le même chemin, par ce chemin glorieux que Jésus inaugure aujourd'hui, par le chemin de la douleur, par le chemin de la croix.

Ah ! combien nous sommes dégénérés dans notre siècle sensuel et mou ! Ah ! combien nous avons laissé cette foi s'éteindre ! Combien nous avons perdu de la mâle énergie et du courage pénitent de nos pères ! Où sont-ils ceux qui leur ressemblent ? Sans parler, mes Frères, de ces fils dénaturés de l'Eglise qui se sont déclarés ses ennemis, les ennemis de sa foi, de ses dogmes, de sa morale et surtout de son sacrifice ; sans parler de ceux-là, la foule immense des chrétiens de nos jours se montre timide, indifférente, sans cœur, sans courage ! elle ne pratique presque plus ce qu'elle croit encore ; elle n'aime presque plus ce que ses pères ont aimé ; la mortification chrétienne est pour elle une ennemie qu'il faut adoucir, un fantôme terrible qu'il convient d'éviter.

Ces foules chrétiennes ne veulent plus être, avec Jésus, comme dans les premiers temps de l'Eglise, ou dans le moyen âge, la victime permanente, l'agneau toujours immolé, mais toujours debout pour le salut du genre humain et pour la gloire de Dieu.

Nous, mes Frères, plus véritablement chrétiens, pendant ces jours de la Semaine Sainte, jours de larmes et de sang, nous entrerons, suivant la mesure de nos forces, dans les salutaires rigueurs.

Confessons nos péchés, faisons d'abord cette péni-

tence, et puis d'autres, comprenons cette parole de l'apôtre.

" Frères, frères, disait-il, je vous en supplie, au nom
" de la miséricorde de Dieu, n'endurcissez pas vos
" cœurs, mais réformez en vous la perfection du sens
" chrétien, faites de vos corps aussi bien que de vos âmes
" autant de victimes vivantes, de victimes saintes et
" agréables à Dieu," et cela, pour rendre à Jésus crucifié un tendre et parfait hommage. Amen !

JESUS VICTIME.

SERMON PRONONCÉ LE VENDREDI-SAINT, 30 MARS.

Passio Domini nostri Jesu Christi.

La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Vous êtes venus en foule, mes Frères, en cette matinée funèbre du Vendredi-Saint pour entendre raconter comment est mort le Juste ; membres de cette grande famille chrétienne, vous avez regardé comme un devoir d'abandonner un moment tous les soins de la terre et d'accourir pour donner ensemble un souvenir solennel au grand sacrifice du Calvaire, à la passion et à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sa grâce vous attire, la voix de son sang vous appelle ! et vous avez subi cette attraction puissante dont il disait lui-même un jour : " *Oh ! si je puis être une fois enlevé de terre, j'attirerai le monde à moi !* "—Le monde est venu à Lui !

Venez tous,—contemplons ensemble la victime de nos péchés ; mêlons notre repentir à sa contrition grande comme la mer ! laissons tomber quelques larmes dans le torrent de son sang et de ses larmes, et que nos âmes, unies dans un même sentiment de compassion, d'amour et de reconnaissance, se confondent et adorent le Sauveur agonisant et crucifié !

Passio Domini nostri Jesu Christi, c'est la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Mais qui donc ose, sans trembler, aborder un pareil sujet ? qui donc a la témérité de vouloir approfondir le mystère insondable, et raconter les douleurs infinies ! Pitié sur moi, mon Dieu ! car en ce moment cette mission m'incombe ; pitié sur moi, mes Frères ! et contentez-vous d'entendre ce qu'en disent les Saints Evangélistes : eux seuls, avec la grâce de Dieu, peuvent réveiller dans vos âmes des sentiments dignes de cette nuit et de ce jour effroyables, dignes de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

O croix, notre unique espérance ! dans ce moment, nous nous mettons à vos genoux et nous vous demandons protection et salut !

Salut à vous ! *O crux, ave !*

Six jours avant les fêtes de Pâques, Jésus était venu à Béthanie dans la maison de Simon le Lépreux : Simon donnait un banquet à Jésus à l'occasion de la résurrection de Lazare, et au banquet, était Lazare le ressuscité. Or tandis que Jésus était assis à table, Madeleine, la sœur de Lazare, prenant avec elle dans un vase d'albâtre une livre de nard, parfum d'un grand prix, vint le répandre sur la tête de Jésus, et puis s'agenouillant à ses pieds adorables, elle les oignait de cet onguent, les arrosait de ses larmes et les essuyait de ses cheveux : toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Alors Judas, celui qui devait vendre son maître, dit : " A quoi bon cette perte ! n'eût-il pas mieux valu vendre ce parfum plus de trois cents deniers et en donner le prix aux pauvres ? " Ce n'est pas qu'il eût grand souci des pauvres, Judas, mais il tenait la bourse et il était avare !—

“ Laissez, laissez-la, dit Jésus, pourquoi lui causer de la peine ? Elle vient d'accomplir une bonne action à mon égard : vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours ; car elle vient de répandre ce parfum sur mon corps pour ma sépulture ! ”

Ainsi Jésus annonçait déjà que son heure était venue. —“ Oui, le Fils de l'Homme s'en va, le Fils de l'Homme s'en va, disait-il encore à ses disciples et à qui voulait entendre, et bientôt il sera enlevé de terre ! ”

Or, une grande multitude de juifs, ayant appris que Jésus se trouvait à Béthanie, vint pour le voir et pour voir aussi Lazare que Jésus avait ressuscité. Et comme le lendemain Jésus se rendait à Jérusalem, cette foule, qui avait passé la nuit autour de la maison de Simon le Lépreux, accompagnait Jésus et lui faisait escorte, en jetant des fleurs et des vêtements sous ses pas, en agitant des palmes et des rameaux d'oliviers, et en criant : “ Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur ! Salut au Roi des Juifs ! Hosanna au Fils de David ! ” Et Jésus, monté sur l'ânon, s'avançait ainsi vers Jérusalem, — selon qu'il est écrit : “ O filles de Sion, voici ton Roi qui vient à toi, dans la douceur et dans la mansuétude, chante Hosanna ! ”

Mais ce triomphe ne fit qu'accroître et qu'irriter la haine des Prêtres et des Pharisiens, et ils murmuraient déjà : “ Voilà que tout le monde s'en va après Lui ; ” et ils s'assemblèrent dans la maison de Caïphe ce jour-là même pour aviser aux moyens de s'emparer de Jésus et de le faire mourir. C'est au cours de ce conciliabule affreux que se présenta Judas : il venait offrir de livrer son maître et il demandait de l'argent. Ils l'accueil-

lirent avec joie et lui promirent de l'argent, trente deniers !... Ce fut le prix de la victime !

“ Mon heure est venue, disait de son côté Jésus à ses disciples, voici mon heure ! Vous savez que la Pâques se célèbrera dans deux jours ! alors le Fils de l'Homme sera livré pour être crucifié ! mais allez préparer la Pâque, car j'ai un grand désir de manger cette Pâque avec vous.” Et ils allèrent, Pierre et Jean, préparer la Pâque dans un grand cénacle qui leur fut montré. Quand l'heure fut venue, Jésus se mit à table au milieu de ses apôtres, et pendant qu'ils mangeaient, il parut agité : il prononçait des paroles douloureuses, il disait : “ On frappera le Pasteur, et les brebies du troupeau seront dispersées ; le Fils de l'Homme sera livré, le Fils de l'Homme sera vendu, sera trahi !” Une sorte d'inquiétude divine semblait le troubler. Cependant il se leva, il déposa quelques vêtements, il prit un linge et s'en ceignit les reins ; et, versant de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds à ses apôtres. Quand il fut venu à Pierre, Pierre lui dit : “ Vous, Seigneur, me laver les pieds. à moi ! ”—“ Laisse faire, disait Jésus, tu ne sais pas ce que je fais, mais tu le sauras bientôt ! ” — “ Oh ! jamais, Maître, jamais ! vous ne me laverez les pieds, à moi ! ”—“ Mais alors... tu n'auras pas de part avec moi dans le royaume des cieux ! ”—“ Ah ! Maître, s'il en est ainsi, lavez-moi, non seulement les pieds, mais les mains, mais la tête ! ”

Après cette touchante scène, qui préparait les disciples à l'institution de la divine Eucharistie, Jésus déposa le linge, il reprit ses vêtements et vint s'asseoir à sa place, au milieu de ses apôtres et il leur dit : “ Vous voyez ce que je viens de vous faire, Moi que vous appelez votre Seigneur et votre Maître ! et qui

en vérité le suis. Je vous ai lavé les pieds, Je vous ai donné l'exemple, recevez mon commandement d'amour : faites les uns aux autres ce que Je viens de vous faire à vous-mêmes."

Et puis vers la fin du repas Il prit entre ses mains du pain, Il le bénit, et, rendant grâce, Il le donna à ses apôtres en disant : " Prenez et mangez, ceci est mon corps ; " et, de la même manière, vers la fin du repas, ayant pris le calice, Il le bénit, et, rendant grâce, Il le donna à ses disciples en disant : " Prenez et buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'éternelle et nouvelle alliance qui sera versé pour vous et pour beaucoup, en rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi."

Et tout en disant ces choses Jésus s'était ému et il ajouta : " Et cependant, l'un de vous va me trahir ! " Les disciples, émus comme Jésus se regardaient les uns les autres et ils se demandaient entre eux de qui voulait parler le Maître. Pierre fit signe à Jean, qui dans ce moment se trouvait tout éperdu, penché sur la poitrine de Jésus, et Jean, se tournant vers le doux Maître, lui dit : " Qui est-ce ? qui est-ce ! " Et Jésus lui dit : " Celui à qui je donnerai un peu de pain trempé ; " et Jésus trempa un morceau de pain et le donna à Judas Iscariote, en lui disant : " Ce que tu fais, fais-le promptement." Alors Judas sortit aussitôt. Quand le traître fut sorti, Jésus éclata au milieu de ses apôtres fidèles, s'enlevant dans ce discours sublime, adorable, que nous ne devrions jamais lire qu'à genoux, les mains jointes et en versant des larmes : " Père, Père ! disait Jésus, ah ! je les ai gardés ceux que vous m'avez confiés, je les ai gardés ; maintenant gardez-les vous-mêmes : confirmez-les dans la vérité, perfectionnez-les

dans la charité, afin qu'ils soient unis avec Nous, comme Vous et moi Nous sommes un ! Père, Père ! " Et abaissant ses yeux, il regarda Pierre et il lui dit : " Simon, Simon ! Satan vous a demandés tous pour vous cribler comme on crible du froment, mais, moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas : quand tu seras converti, confirme tes frères."—" Moi, Seigneur, moi ! dit Pierre, je suis prêt à aller à la prison et à la mort avec vous ! "—Ah ! Pierre, le coq n'aura pas chanté deux fois que tu m'auras renié trois fois ! "—" Oh ! non, Maître, non ! je suis prêt à aller à la mort avec vous ; je ne vous renierai jamais ! Je suis prêt à mourir pour vous ! " Et tous disaient la même chose, tous disaient la même chose !

Alors Jésus se leva, il entonna un hymne et se porta en avant. Tous ses disciples à l'instant se levèrent comme Lui et se mirent sur ses traces en disant sans doute : " Allons et mourons avec lui : *Eamus et nos ut moriamur cum eo !* "

Jésus sortit de Jérusalem, traversa le Cédron et il allait, selon sa coutume, vers cette montagne des Oliviers, vers cette villa qu'on nomme Gethsémani. Là il y avait un jardin, Jésus y entra et dit à ses disciples : " Arrêtez ici, tandis que moi j'irai plus loin pour prier." Et prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, ses trois bien-aimés du Thabor, il fit quelques pas encore et il commença à se montrer abattu, chagrin, découragé ; à trembler, à entrer dans la désolation immense. Il leur dit : " Attendez-moi là, mon âme est triste jusqu'à la mort ! prenez courage et patience, mais veillez et priez avec moi ; " et il s'éloigna un peu plus, à la distance d'un jet de pierre, et là, seul, il priait, *orabat !* Il tombait à genoux, par terre, la face contre terre, en proie à l'an-

goisse infinie ; il tombait en agonie et il disait : " Père, Père ! que ce calice passe de moi." Les larmes coulaient de ses yeux, et la sueur de sang ruisselait de son corps tout autour de lui, mouillant la terre. Il se leva alors et vint à ses disciples qu'il trouva endormis ; il dit à Pierre : " Pierre, tu n'as pas pu veiller une heure avec moi ! Ah ! veillez et priez afin de ne pas succomber à la tentation, car si l'esprit est fort la chair est faible ; " et il s'éloigna de nouveau encore en redisant la même prière : " Père, que ce calice passe de moi ! " Et il revint à ses disciples et les trouva encore endormis ; et autour d'eux il disait la même prière : " Père, Père, que ce calice passe de moi ! cependant que votre volonté soit faite, non la mienne, non ce que je veux, mais ce que vous voulez ! "

Et puis tout à coup : " Levez-vous, s'écria-t-il, debout ! allons ! il est ici celui qui m'a livré."

Le bruit montait ; la nuit était noire ; les oliviers frémissants ! Judas connaissait les lieux, il connaissait Gethsémani pour y être venu souvent avec Jésus ; il parut, escorté d'une bande de soldats et de valets des prêtres, armés d'épées, de lanternes et de bâtons. Il avait donné ce signal aux siens : " Celui que je baiserai, c'est celui-là, tenez-le ! vous pouvez l'emmener en toute sécurité," et s'avançant vers Jésus, dans l'ombre, il lui dit : " Maître, Maître, je vous salue ! " et il le baisa.— " Ami, dit Jésus, pourquoi es-tu venu ? ô Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! "

Au bruit, à l'appel de Jésus, Pierre qui dormait s'était levé ; il s'avance, il saisit l'épée : " Faut-il frapper ? " dit-il ; et il frappe le premier de la bande, le serviteur du grand-prêtre, qui se nommait *Malchus*, et du coup lui emporte l'oreille droite. " Assez ! dit Jésus ;

et touchant l'oreille de cet homme il le guérit, et il dit à Pierre : " Mets ton épée au fourreau ; celui qui touche à l'épée périra par l'épée. Eh ! quoi, penses-tu donc que je ne pourrais pas prier mon Père et qu'il ne m'enverrait pas plus de douze légions d'anges à mon secours ! mais mon calice ! le calice que mon Père m'a donné, est-ce que je ne le boirais pas ? "

Il s'avance vers les soldats et il leur dit : " Qui cherchez-vous ? Quoi ! vous êtes venus à moi avec des épées et des bâtons pour me saisir comme on saisit un voleur, un brigand ! mais j'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le temple ! pourquoi donc ne m'avez-vous pas saisi là ? Qui cherchez-vous ? " — " Jésus de Nazareth," crièrent-ils tous à la fois. — " C'est moi ! " Mais Il dit : " C'est moi," avec un tel élan divin, avec une telle véhémence divine, que tous, à l'instant, tombent, renversés par terre, devant Lui. Alors adoucissant sa voix : " C'est moi, dit-il, mais, puisque c'est moi seul que vous cherchez, laissez donc aller ceux-ci ! "

Ses apôtres, ses disciples, ses amis, tous s'en sont allés, tous ont fui, tous l'ont abandonné ! O Jésus abandonné !

Alors les soldats se sont approchés de Lui ; ils ont porté la main sur sa personne sacrée, ils l'ont saisi, ils l'ont lié et ils l'ont emmené avec eux.

O croix, maintenant, nous allons à ta rencontre ! nous te contemplons de loin ! laisse-nous te saluer encore !—*O crux, Ave !* etc., etc.

II

Après avoir lié Jésus, les soldats le conduisirent d'abord dans la maison d'Anne, beau-père de Caïphe,

qui était grand-prêtre cette année-là ; c'est toi qui avais dit, étant grand-prêtre et en prophétisant : " Il est nécessaire qu'un seul meure pour toute la nation ! " Déjà les pharisiens, les prêtres, les anciens du peuple étaient réunis dans la maison d'Anne autour du grand-prêtre Caïphe : ils attendaient Jésus. Aussitôt qu'on l'eut amené, ils cherchèrent des témoignages contre Jésus. Plusieurs faux témoins se présentèrent, mais leurs dépositions étaient contradictoires : elles ne pouvaient pas valoir. Deux cependant se firent écouter :—" Cet homme, prétendaient-ils, a dit : Je peux détruire le temple et le rebâtir en trois jours." Caïphe se leva dans le conseil et il dit : " N'entends-tu pas ce que ces hommes disent de toi ? " Jésus ne répondit pas. Alors Caïphe l'interrogea touchant sa doctrine et touchant ses disciples ; Jésus lui répondit : " Mais j'ai parlé toujours ouvertement dans la synagogue et dans le temple ! Interroge plutôt ceux qui m'ont entendu." A cette parole un soldat sortit des rangs et vint donner un soufflet à Jésus en lui disant : " Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre." Sans s'émouvoir davantage de cette horrible insulte, Caïphe continua à interroger Jésus : " Eh ! bien, je t'adjure, au nom du Dieu Vivant, de me répondre : Es-tu le Fils de ce Dieu béni ? "—" Tu l'as dit ! je le suis ; et vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venir sur les nuées du Ciel, avec une grande gloire et une grande majesté ! " Alors Caïphe : " Il a blasphémé, dit-il, et, déchirant ses vêtements, qu'avons-nous besoin d'autres témoins ? que vous en semble ? " " Il a blasphémé ! il a blasphémé, il est digne de mort," a dit tout le conseil. Et tous alors se sont déchaînés contre Jésus,

ils l'ont insulté de toutes les manières, lui crachant au visage, lui arrachant la barbe et les cheveux, et le frappant à coups de poings et à coups de pieds, et lui disant : " Prophétise, ô Christ ! dis qui t'a frappé ? "

Or, pendant cette horrible scène, Pierre avait pénétré, avec Jean, dans la cour de la maison d'Anne, et, comme il faisait froid, il se chauffait au milieu des soldats, anxieux de voir la fin. Mais voilà qu'une servante, la portière de la maison, passant, vit Pierre à la clarté des flammes, et, venant le regarder en face : " Ah ! dit-elle, cet homme était avec Jésus de Nazareth ! "—" Je ne le connais pas, femme, je ne sais pas ce que tu dis," a répondu Pierre. Mais soudain, troublé il se leva et il entra dans le vestibule de la maison : le coq chantait pour la première fois. Cette femme venant encore à passer : " Il est bien de ces gens-là," dit-elle encore. — " Femme, je ne le connais pas, je ne sais pas ce que tu dis." – " Mais oui, mais oui, disait alors la foule, tu es Galiléen, ton langage te trahit."— " Je t'ai vu, dit un parent de Malchus à qui Pierre avait coupé l'oreille, je t'ai vu dans le jardin." Alors Pierre, avec des imprécations, jura ne pas connaître cet homme ! Pierre ! Pierre ! le coq chantait pour la seconde fois ! Pierre alors se ressouvint de la parole du Sauveur, il sortit et il pleura amèrement !

Durant cette nuit, Jésus fut en butte aux traitements les plus indignes et les plus odieux, à tous les opprobres, à toutes les tortures ! La nuit enfin s'écoula.

Au matin, Caïphe et les anciens firent encore lier Jésus et ils l'amenèrent à Ponce-Pilate, alors gouverneur de la Judée pour le compte des Romains. Or, pendant qu'ils le conduisaient, Judas, le traître ! voyant que Jésus allait être condamné, fut saisi de remords et

il vint rapporter les trente deniers, et dire aux prêtres : " J'ai péché en livrant le sang du juste !" — " Que nous importe, dirent-ils ; à toi de voir !" Alors Judas s'en alla, et désespéré, il se pendit !

Quand Jésus parut devant Ponce-Pilate, celui-ci l'interrogea : " Tu es donc le Roi des Juifs ?" — " Tu l'as dit, lui répondit Jésus, je le suis ! Je suis venu en ce monde pour être Roi et pour rendre témoignage à la vérité."—" Qu'est-ce que la vérité ?" dit Pilate.—Mais il ne put attendre la réponse : les Juifs, au dehors, criaient trop fort et disaient toutes sortes de choses contre Jésus.—" N'entends-tu pas ? dit alors Pilate à Jésus, tout ce qu'ils disent contre toi ?" Jésus ne répondit pas. — " Eh ! tu ne réponds rien !" Jésus ne répondit pas ! Et son silence fut tel que Pilate en demeura stupéfait ; il sortit, il alla trouver les Juifs et il leur dit : " Vous m'avez amené cet homme ! mais je ne vois rien de criminel en lui."—" Tu ne vois rien de criminel en lui ! répondirent-ils. mais il soulève le peuple depuis la Galilée jusqu'ici !" En attendant ce mot de Galilée, Pilate demanda si Jésus était Galiléen, et quand il eût apprit qu'en effet il était de la juridiction d'Hérode, il renvoya Jésus à Hérode qui se trouvait à Jérusalem dans ces jours-là. Hérode fut ravi qu'on lui amenât Jésus ; il pensait lui voir faire quelque miracle en sa présence ; mais Jésus, en présence d'Hérode, resta silencieux. Hérode alors l'a raillé, s'est moqué de lui avec toute sa cour, a méprisé Jésus, l'a fait revêtir d'une robe blanche, qui était la robe des fous et l'a renvoyé à Pilate. Et Hérode et Pilate sont redevenus amis ce jour-là d'ennemis qu'ils étaient auparavant.

Pilate recevant à nouveau Jésus convoqua cette fois

les magistrats, les princes des prêtres, les anciens du peuple et le peuple lui-même. Il s'assit sur son tribunal et il dit : " Vous m'avez amené cet homme ; vous l'accusez de soulever le peuple, mais, en vérité, je l'ai interrogé en votre présence et je ne vois rien de criminel en lui." Pendant qu'il parlait, sa femme envoya vers lui pour lui dire : " Ne vous commettez pas avec ce juste, car j'ai souffert beaucoup la nuit dernière, à cause de lui."

Pilate continua à parler : " Vous savez qu'à l'occasion des fêtes de Pâques, j'ai coutume de vous délivrer un prisonnier : voulez-vous qu'après avoir fait châtier celui-ci je vous le remette ce roi ? " — Non ! pas lui, mais Barrabas ! " Barrabas était un voleur, un brigand qui dans l'année même, dans une sédition, avait tué un homme. — " Non, pas Jésus, mais Barrabas ! " — " Que ferai-je donc de Jésus, du roi des Juifs ?—" Crucifiez-le ! " —" Mais quel mal a-t-il fait ? "—" Crucifiez-le, crucifiez-le ! " Pilate, voyant que le tumulte allait toujours grandissant, se fit apporter de l'eau, et, devant le peuple, il se lava les mains en disant : " Je suis innocent du sang de ce juste ! vous en répondrez."— " Oui ! oui ! que son sang tombe sur nous et sur nos enfants." Et ce sang est tombé sur eux et sur leurs enfants, et il y est resté ! Pilate alors leur délivra Barrabas et fit flageller Jésus.

C'est dans la cour du prétoire que s'accomplit cette épouvantable exécution, la flagellation de Jésus. Il fut dépouillé de ses vêtements, mis à nu et attaché à une colonne de marbre pendant qu'on préparait les instruments du supplice. La loi disait : la verge pour l'homme libre, le fouet seulement pour l'esclave. Jésus fut traité comme l'esclave et il fut fouetté, flagellé.

Or, il y avait trois sortes de fouets employés dans cet horrible supplice. Les premiers faits de jonc, entrelacés de ronces et d'épines, pour déchirer les chairs ; les deuxièmes faits avec des lanières de cuir, des nerfs de bœuf, armés de pointes aigües pour ouvrir, pour sillonner profondément les chairs ; les troisièmes étaient faits de chaînettes de fer, armés de dents et de crochets de fer pour enlever les chairs en lambeaux !

Le bourreau a saisi le terrible instrument du supplice ; il a levé le bras, menaçant la tête, la poitrine, le corps sacré de Jésus.... O Dieu, pitié ! anges, voilez vos faces ; et vous, pécheurs, tremblez et pleurez !... Et le bourreau a frappé !

La loi disait : jamais plus de quarante coups, et ordinairement on s'arrêtait au trente-neuvième. Le bourreau frappa trois mille coups ! six mille coups sur Jésus ! ! ! Quand il s'arrêta, Jésus était méconnaissable ! " Nous l'avons vu, dit le prophète ; il n'avait plus de forme humaine ; de la plante des pieds au sommet de la tête, Il n'était qu'une plaie. On eût dit un lépreux que la main du Tout-Puissant avait frappé."

On le redressa ; on jeta sur son corps un lambeau de pourpre, et ses bourreaux tressant une couronne d'épines la lui posèrent sur la tête, l'enfonçant à coup de bâton. Ils mirent un roseau dans sa main et ils fléchissaient le genou devant Lui, en disant : " Salut, ô roi des Juifs ! —Ce jeu cruel dura longtemps. Pilate le vit ; il en fut touché ; espérant aussi toucher le peuple par la vue de cette victime sanglante, il prit Jésus avec lui : il l'amena devant le peuple et il dit : " Le voici ! je vous l'amène, voici l'homme ! *Ecce homo.*" Mais à la vue du sang ce peuple s'irrite encore davantage : " Crucifiez-le donc ! *Tolle, tolle,* crucifiez-le " — " Oh ! dit Pilate

indigné, crucifiez-le vous-mêmes, car je ne trouve rien de criminel en lui!"—"Ce n'est pas étonnant que tu ne trouves rien de criminel en lui : tu es étranger, tu ne connais pas notre loi ; d'après notre loi, il doit mourir, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu!" A cette parole Pilate fut saisi de crainte : il y avait tant de grandeur, de majesté, de patience, de silence en Jésus! Pilate rentra dans le prétoire, se faisant suivre par Jésus ; et le prenant à part, il lui dit : "D'où es-tu?" Jésus ne répondit pas. — "Eh! tu ne réponds pas! ne sais-tu donc pas que je puis te faire crucifier, mais aussi te délivrer?"—"Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, répondit Jésus, s'il ne t'avait été donné d'en Haut."—Pilate, plus que jamais voulait délivrer Jésus ; mais les Juifs criaient plus fort : "Si tu délivres cet homme, tu n'es pas l'ami de César, car non seulement il s'est dit Fils de Dieu, mais il s'est fait roi, et puisqu'il s'est fait roi, il s'est déclaré contre César ; nous n'avons pas d'autre roi que César ; toi, si tu délivres cet homme, tu n'es pas l'ami de César!" Devant cette menace, Pilate eut peur et il leur livra Jésus pour être crucifié.

Alors les Juifs ont pris Jésus et ils l'ont emmené, en lui donnant à porter sa croix, pour aller le crucifier.

On dit qu'en recevant sa croix Jésus la prit entre ses bras, qu'il la serra sur son cœur avec amour, et qu'il la baisa!

O croix, maintenant que nous vous contemplons entre les bras de Jésus, en attendant que vous-même le receviez dans les vôtres! maintenant que vous et Jésus ne ferez jamais plus qu'un, que vous serez inséparables, nous voulons vous adorer, nous jeter à vos pieds et dire encore une fois : *O crux Ave!*

III

Ils l'ont emmené, après Lui avoir donné sa croix à porter, vers le sommet du Calvaire. Jésus passa dans les rues de Jérusalem avec sa couronne d'épines et en portant sa croix, et il allait dans ce chemin terrible en rencontrant çà et là ceux qu'il avait aimés, ceux qu'il avait bénis, ceux qu'il avait sauvés, ceux qu'il avait guéris, ceux qu'il avait ressuscités ; les aveugles, les boiteux, les sourds, les muets, les paralytiques, les lépreux, les morts ressuscités ; ils étaient là, dans la foule, le regardaient passer, et pas un n'a pris sa défense,—du moins l'Evangile ne le dit pas,—pas un peut-être n'a eu un peu de compassion pour Lui.

Un étranger, un habitant de Cyrène, nommé Simon, fut contraint de porter la croix avec Jésus, parce qu'il était épuisé de sang et qu'il tombait presque à chaque pas !... Il allait dans son chemin terrible !... Il rencontra les saintes femmes de Jérusalem qui, dès ce moment, se mirent à sa suite en gémissant, en se lamentant, en se frappant la poitrine ; et Jésus leur dit : " Filles de Jérusalem ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous et pleurez sur vos enfants." Il rencontra Marie-Madeleine ; et cette femme touchante qui vint, courageuse ! fendant la foule, tomber à genoux, toute en larmes devant Jésus et de son voile essuyer sa face adorable, la Véronique ! Il rencontra sa mère !

Parvenu au sommet du Calvaire, on lui offrit, selon la coutume, comme à tous les suppliciés, afin d'adoucir les horreurs des dernières tortures, un breuvage composé de vin et de myrrhe ; bien que la malice des bourreaux y eût mêlé du vinaigre et du fiel, Jésus ne voulut

pas de cet adoucissement et refusa d'en boire, *noluit bibere.*

Le doux Agneau, dit-on, se dépouilla lui-même de son vêtement ; il s'étendit sur le bois de la croix et il présenta ses mains et ses pieds. Et il fut crucifié avec de gros clous ! Cloué sur la croix, Jésus fut élevé entre deux larrons ; on attacha au-dessus de sa tête cette inscription qui disait le sujet de sa condamnation à mort : *Jesus Nazarenus rex Judæorum.* Voilà Jésus de Nazareth, le roi des Juifs. Le peuple se tenait autour de Lui et il regardait Jésus, en ricanant, en disant : " O toi qui détruis le temple et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même." Les prêtres et les pharisiens étaient là, branlant la tête, et disaient en se moquant de lui : " Il sauve les autres, mais il ne peut pas se sauver lui-même ! descends donc de la croix, et nous croirons en toi ! " Et les deux larrons, crucifiés à droite et à gauche de Jésus l'insultaient de même.

Les soldats, au pied de la croix, se partageaient les vêtements de Jésus et tiraient sa robe au sort.

C'était environ la sixième heure du jour, quand Jésus fut dressé sur sa croix. Le jour était lumineux, le ciel pur et sans nuage. Tout-à-coup le soleil s'obscurcit ; il se fit de profondes ténèbres, enveloppant la terre depuis ce moment jusqu'à la troisième heure, tout le temps que dura l'agonie de Jésus. La nature entière se troubla, de grands prodiges épouvantèrent le monde : la terre trembla jusqu'à son centre, les rochers éclatèrent, des cavités profondes, des abîmes insondables s'ouvrirent par toute la terre et sur les rivages des mers. Le grand voile du sanctuaire se déchira du haut en bas et l'on entendit dans les profondeurs du temple de Jérusalem les trompettes sacrées, qui annonçaient le sacri-

fice du milieu du jour, résonner d'un son lugubre et plaintif comme on ne les avait jamais entendues." Les sépulcres s'ouvrirent et l'on vit apparaître des morts, errants dans les rues de Jérusalem ! ! Effrayés, les Juifs abandonnèrent Jésus sur sa croix et s'enfuyaient en courant sur les rampes du Calvaire vers Jérusalem.

C'est alors que la sainte Vierge Marie, la mère de Jésus, la mère douloureuse, put s'approcher de la croix. Elle avait entendu de loin les coups de marteau qui enfonçaient les clous dans les pieds et les mains de Jésus ! Elle avait entendu le bruit sourd qu'avait fait la croix en tombant lourdement dans le trou creusé pour la recevoir. Elle avait vu apparaître, se dresser devant elle Jésus crucifié ! Maintenant elle s'avance, et toute inondée de larmes, elle vient se mettre debout contre la croix. Elle était là, silencieuse, toute perdue dans le grand sacrifice, contemplant au-dessus de sa tête cet objet élevé qui projetait sur elle, du milieu des ténèbres, une lueur sanglante. Jésus aussi était silencieux : Il s'affaissait de plus en plus sur la croix ; son sang coulait le long du bois ; son corps devenait de plus en plus pâle ; et tous les alentours de la croix, désormais solitaires, abandonnés, s'emplissaient d'un lugubre silence et devenaient solennels comme le fond d'un sanctuaire !

Alors Jésus parla ! Jusqu'à ce moment, abimé dans les entretiens mystérieux avec son Père, il avait gardé son silence d'agneau ! mais, à présent, il faut que son Père lui aie dit quelques paroles terribles—peut-être que ce crime du crucifiement est trop horrible pour pouvoir être jamais pardonné !—car Jésus a frémi sur sa croix ! et il a dit : " Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ' "

Dès ce moment les dernières paroles de Jésus tombèrent par intervalle, une à une, de ses lèvres dans le silence du Calvaire !

Le larron impénitent, malgré ce premier cri de grâce, insultait encore Jésus en lui disant : " Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous nous-mêmes avec toi ! " Mais l'autre, soudainement touché : " Condamnés au même supplice, disait-il, nous, nous subissons le juste châtiment dû à nos crimes ; mais Lui n'a pas fait de mal !... Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume ! " Dans sa contrition parfaite le larron ne demandait qu'un simple souvenir : " Aujourd'hui même, lui dit Jésus, tu seras avec moi dans le Paradis ! " Et tout en disant cette parole Jésus penchait la tête du côté de sa mère, il regardait sa mère, et en même temps le disciple bien-aimé et il dit : " Femme, voilà ton fils ! " et au disciple : " voilà ta mère ! " faisant, par cette parole, incommensurable de puissance et d'amour de la Vierge Marie notre mère, et de nous tous, pauvres pécheurs, les enfants de la Vierge Marie !

Après s'être dépouillé volontairement de sa mère, il ne restait plus rien à Jésus. Il ressentit les douleurs extrêmes, la désolation dernière, le suprême isolement de la mort ! ! Il leva ses yeux au Ciel ; il n'y vit que des ombres : son Père éternel l'avait abandonné ! et il cria : " Elie ! Elie ! pourquoi m'avez-vous abandonné ! " — Cet abandon de son Père lui fit éprouver une effroyable atteinte du plus redoutable supplice de l'enfer ! Ce fut le spasme divin, le coup de la mort pour Jésus !

Cependant il restait encore une prophétie à accomplir.—" J'ai soif ! dit Jésus, *Sitio !* " Il y avait là un vase plein de vinaigre : les soldats y trempèrent une

éponge et l'enveloppant d'hysope, ils la présentèrent à la bouche de Jésus. Et Jésus, après avoir goûté le vinaigre, dit : " C'est fini ! tout est consommé ! *consummatum est !*"

Oui ! Jésus, tout est consommé : consommée la justice terrible de Dieu que les pécheurs ne redoutent pas assez ! consommée la divine miséricorde qui sera désormais l'unique fondement de toute notre espérance ; consommé le grand sacrifice de Jésus ! tout est consommé !

Jésus alors laissa couler de ses yeux une abondante effusion de larmes et il poussa un grand cri en disant : " Père, je remets mon âme entre vos mains ! " et penchant sa tête, du côté de sa mère, il expira ! ! !

Son âme, comme l'éclair, passa près de sa mère, et s'enfonça dans les limbes, dans la terre, dans les entrailles de l'humanité.

Jésus, la victime de nos péchés, était mort !

Tandis que ses bourreaux se frappaient la poitrine en disant : " C'était vraiment le Fils de Dieu ! " le monde respira ! Le souffle du vent chassa les ténèbres, le soleil reparut, la nature se ranima : les petites fleurs du Calvaire, trempées du sang de Jésus, se rouvrirent au jour, les petits oiseaux de ses jardins recommencèrent à chanter tout à l'entour de la croix de Jésus ; les anges essuyaient leurs larmes en souriant à l'homme. Et Dieu, du haut du Ciel, contemplait la grande victime et le monde racheté d'un regard apaisé, d'un regard d'amour, d'un regard paternel !

O mon âme ! tais-toi, contemple et adore ; et désormais, à genoux, au pied de la croix de Jésus, prie, pleure, espère et chante donc l'amour ; car désormais tu as un Rédempteur ! *Amen.*

JESUS RESSUSCITE.

SERMON PRONONCÉ LE JOUR DE PAQUES

Surrexit Christus et apparuit Alleluia !
Le Christ est ressuscité et il est apparu. Alleluia !

En ce grand jour, triomphons et soyons dans l'allégresse ; mes Frères, parce que c'est le jour que le Seigneur a fait ! Le Seigneur, Dieu Tout-Puissant, a fait sans doute tous les jours ; quand il a dit au commencement : *Fiat lux !* et qu'il a créé la lumière ; mais cette lumière du commencement n'est pas la véritable lumière, puisqu'elle s'éclipse et pâlit, et s'absorbe dans la nuit toujours. *Hæec dies quam fecit Dominus* : Voici la véritable lumière, le jour que le Seigneur a fait : jour ne pâlissant jamais, ne déclinant jamais, ne connaissant point l'ombre, le jour de la résurrection du Christ, le jour étincelant de l'immortalité !

O chrétiens, réjouissons-nous dans ce grand jour du Dieu vivant ! et disons comment le Christ est ressuscité et comment il est apparu.

Le corps du Divin crucifié avait été descendu de la croix, embaumé à la hâte, déposé dans un sépulcre neuf, scellé du sceau de l'Empire romain ; et maintenant les soldats montaient la garde autour de lui. Il avait dit : " Je ressusciterai le troisième jour ! " et c'est pourquoi la haine de ses ennemis, le poursuivant jusque dans la mort, devait naturellement contenir sa Puissance, et garder son cadavre scellé !

Ressuscitera-t-il ? ressuscitera-t-il ?.... se demandait, à l'écart, avec anxiété, le petit troupeau des amis fidèles,

des disciples de Jésus, un moment dispersé quand le Pasteur avait été frappé, mais bientôt réuni,—ressuscitera-t-il selon sa parole? Leur foi chancelait; et leur crainte et leur désolation étaient beaucoup plus profondes que leurs espérances. Ils espéraient si peu qu'ils s'étaient préparés à venir, aussitôt après les fêtes de Pâques, rendre à la dépouille de Jésus un dernier hommage, et de nouveau l'ensevelir!

Les saintes femmes, Marie-Madeleine sans doute à leur tête,—elle qui connaissait si bien le prix des parfums!—avaient acheté une grande quantité d'aromates; et, maintenant, elles soupiraient après le lever de la troisième aurore!

Elle allait se lever cette aurore, quand Marie-Madeleine, nous dit saint Jean, ne parlant que d'elle,—et, cependant, les deux autres Marie étaient bien avec elle, quand Marie-Madeleine vint, de grand matin, vers le sommet du Calvaire pour voir le sépulcre de Jésus, *ut videret sepulcrum.* C'était le moment où Jésus venait de ressusciter. Un peu avant le lever du soleil, au premier point du jour, Jésus, vainqueur de l'enfer et de la mort, était sorti vivant du tombeau; sans rien déplacer, sans rien briser, ni le roc, ni le sceau, ni la pierre, subtil, invisible, Jésus venait de ressusciter!! Un ange seulement, puissant et radieux, apparut soudain; il fit trembler la terre, il renversa la pierre du sépulcre et il s'assit triomphalement dessus. Son visage étincelait comme l'éclair, son vêtement était blanc comme la neige! A son aspect les gardes sont tombés à la renverse, mais bientôt se sont enfuis, et l'ange est resté seul!

Or, pendant que s'accomplissent ces merveilles, les saintes femmes, les trois Marie, marchent plaintives

et tristes, elles montent les rampes du calvaire en portant entre leurs bras les vases de parfums et d'aromates destinés à embaumer de nouveau Jésus. Elles se demandaient : " Qui donc nous enlèvera la pierre du sépulcre ? " et elles avançaient en pleurant. Grande fut leur surprise, quand arrivées sur les lieux, elles virent la pierre renversée et le sépulcre ouvert ! mais grand aussi leur effroi quand elles aperçurent cet ange, toujours là, assis sur la pierre ! L'ange les rassura : " Oh ! ne craignez pas ! Je sais qui vous cherchez Jésus de Nazareth. Il n'est plus ici, *surrexit Christus !* Il est ressuscité, le Christ ! selon sa parole. Mais venez et voyez la place où on l'avait mis." Et les saintes femmes entrèrent alors dans la grotte où était le sépulcre ; elles pénétrèrent jusqu'à l'endroit où avait été déposé le corps de Jésus. Mais, ne trouvant pas son corps adorable,—nonobstant tout ce qu'avait dit l'ange,—elles ressortirent consternées. Alors, non plus un ange, mais deux, tout resplendissants, leur apparurent et leur dirent : " pourquoi cherchez-vous donc parmi les morts Celui qui est vivant ? Il n'est plus là, il est ressuscité : *Surrexit Christus !*

Troublées, les saintes femmes descendirent vers Jérusalem et allèrent raconter aux apôtres ce qu'elles venaient d'entendre et de voir.—Comment ont-elles parlé ?—Mal, sans doute : ballottées qu'elles étaient de douleur et de joie, de crainte et d'espérance ! Marie-Madeleine, surtout l'ardente Madeleine a dû parler avec tant d'agitation que les apôtres ne voulurent rien croire, et traitèrent leurs paroles comme des rêveries causées par la frayeur ! Néanmoins mieux avisés, deux d'entr'eux, Pierre et Jean, se détachèrent et partirent sur l'heure.

Jean était plus jeune, il avait la conscience plus

légère, et peut-être encore avait-il plus d'amour,—il courut plus vite que Pierre, et il arriva sur le sommet du calvaire le premier ; mais par déférence sans doute, il attendit Pierre, et tous deux entrèrent ensemble dans la grotte où était le sépulcre, et ils virent ! le linceul qui avait servi à ensevelir le corps de Jésus, le suaire qui avait recouvert sa tête, pliés séparément au fond du tombeau, mais plus rien ; ni ange, ni merveilles, et ils redescendirent du calvaire, ne sachant que penser.

Or, les saintes femmes qui, au cénacle, avaient vu sortir Pierre et Jean, s'étaient élancées à leur suite et les avaient rejoints sur le calvaire. Maintenant que les deux apôtres descendaient elles descendirent avec eux, mais plus lentement.

Madeleine, seule, resta ! Que voulez-vous ! On lui avait enlevé tout ce qu'elle aimait sur la terre ! Au Calvaire elle retrouvait sa dernière trace ; au Calvaire elle resta ! Elle était là, debout, et pleurant, *plorans ;* debout, mais parfois s'inclinant pour regarder, au fond du sépulcre, la place où avait reposé le corps de Jésus. Tandis qu'elle s'inclinait ainsi, elle revit les deux anges assis à la place où avait été déposé Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds ; et ces deux anges lui dirent: " Femme, pourquoi pleurez-vous ? "—" Oh ! parce qu'on a enlevé le Seigneur et je ne sais pas où ils l'ont mis ! " Elle éclatait en sanglots, et, afin de donner un plus libre cours à ses pleurs, elle se détourna de la face des anges. Mais, voilà qu'en se détournant des anges, elle vît, devant elle, debout, Jésus ! Elle ne savait pas que ce fût Jésus, parce que Jésus avait la forme du jardinier, et il répéta la même interrogation des anges : " Femme, pourquoi pleurez-vous ? " " Oh ! dit-elle, — pensant ne parler qu'au jardinier, — si c'est vous qui l'avez enlevé,

dites-moi où vous l'avez mis, parce que je l'emporterai ! "

O Madeleine, Madeleine ! la voyez-vous ? elle veut emporter, seule, le corps de son Jésus ! Alors Lui : " *Maria !* Marie ! " – En entendant son nom prononcé de de cette manière Marie ouvre les yeux ; " *Rabboni ! Rabboni !* dit-elle, mon bon maître ! "

J'ai lu quelque part que le doux Sauveur nommait ainsi quelquefois Madeleine par son petit nom de " Marie "—c'était un nom cher à son cœur, puisque c'était le nom de sa mère, — mais c'était bien aussi le nom de cette grande femme, de cette grande Madeleine, qui venait d'inaugurer sur la terre l'amour nouveau de l'homme-Dieu : " *Maria* ! " — " *Rabboni !* mon bon maître ! " Et aussitôt Madeleine se précipita pour aller reprendre sa place aux pieds de Jésus, les baiser encore et les baigner de pleurs. Mais Jésus l'arrêta ; il posa son doigt sur le front de Madeleine, imprimant sur ce beau front un éternel stigmate à l'éternelle mémoire de cette grande scène d'amour ! - *Noli me tangere*, ne me touchez pas, lui disait-il.—Ce n'était pas en effet l'heure des épanchements,—mais allez ! allez dire à mes frères qu'ils me verront en Galilée."

Madeleine alors se lève ; elle court vers Jérusalem, toute heureuse et plus que jamais ravie ! Mais justement parce qu'elle est toute heureuse et plus que jamais ravie, va-t-on mieux la croire ? et son témoignage ne sera-t-il pas plus suspect ! Jésus a semblé le craindre, car il a voulu apparaître à toutes les saintes femmes réunies. Elles descendaient à petits pas, lentement et lassées vers Jérusalem, les saintes femmes ; elles approchaient des portes de la ville, quand tout-à-coup l'ardente Madeleine vint les rejoindre, quand tout-à-

coup Jésus leur apparut ! "*Ave te !* leur disait-il, je vous salue ! Ne craignez pas, c'est moi ; regardez et touchez." Et Jésus s'abandonnait familièrement à elles ; et leur montrait ses pieds et ses mains percés ; et les saintes femmes laissaient éclater leurs transports de joie, de respect et de tendresse, baisant ses mains et ses pieds adorables. Et Lui : " Allez ! allez maintenant, dire à mes frères qu'ils me verront en Galilée."

Vous avez remarqué, mes Frères, avec quelle condescendance et quel abandon, le Sauveur prodigue aux saintes femmes sa divine présence, avant d'apparaitre aux apôtres même une seule fois ! Ah ! c'est que vraiment, aux jours de l'épreuve et de la douleur, elles s'étaient montrées plus généreuses, plus dévouées, plus fidèles. Partout où sera prêché le saint Evangile du Christ, un éclatant honneur leur en reviendra, et cet honneur ira rejaillir à travers les siècles sur toutes ces grandes chrétiennes qui savent perpétuer, avec les saintes traditions, leur zèle, leur dévouement, leur amour et leur fidélité. Honneur à elles ! Il en est beaucoup dans cette enceinte ! Honneur à elles, au nom du Dieu vivant !

Toutefois il y en eut un parmi les disciples qui mérita d'attirer sur lui l'attention particulière de Jésus ressuscité, celui-là que Jésus avait regardé dans la cour du prétoire, celui-là qui sous le regard de Jésus avait pleuré amèrement, Pierre, le renégat. O douce et amère entrevue de Jésus et de Pierre, à cette heure ! O pleurs redoublant de Pierre ! O tendre amour de Jésus pour le pécheur repentant !

Dans ce jour de gloire, Jésus avait retrouvé Pierre, le Pasteur qui doit ici-bas le remplacer désormais. Il convient maintenant qu'il se porte à la recherche du petit

troupeau dispersé. Et le voilà ; courant en hâte après ces deux brebis errantes qui s'enfuyaient en ce jour-là même de Jérusalem, les deux disciples d'Emmaüs. Ils s'en allaient regagnant leur village, toutes leurs espérances perdues, en s'entretenant le long du chemin, de la Passion et de la mort de leur bon maître. Jésus survint soudain et il se mit à marcher avec eux. Leurs yeux étaient fermés et ils ne le reconnaissaient pas.— " De quoi donc parliez-vous en chemin faisant, leur dit Jésus ?... Eh ! vous êtes tristes ! *estis tristes !* " — " Ah ! lui répondit l'un d'eux, blessé dans sa douleur, Cléophas : " Etes-vous tellement étranger dans Jérusalem que vous ignoriez absolument ce qui vient de s'y passer ? " — " Quoi donc ? dit Jésus, quoi donc ? " — " Touchant Jésus de Nazareth, ce grand prophète, puissant en œuvres et en paroles ! comme ils l'ont mis à mort, comme ils l'ont crucifié ! Nous, nous espérions qu'il délivrerait Israël ! ! "

Mais voilà le troisième jour écoulé !.... voyez-vous ? ils ont perdu la foi, ils n'ont plus d'espérance ! *et estis tristes*, ils étaient tristes !---" Insensés, leur dit Jésus, et lents à croire ce que les prophètes ont annoncé ! ne fallait-il pas que le Christ souffrit ainsi pour entrer dans sa gloire ? " Et alors commençant par Moïse, et continuant par tous les prophètes, il leur interpréta ce que les Saintes Ecritures avaient dit de lui. Ils parvinrent à Emmaüs, et Jésus feignit d'aller plus loin, mais, eux : " Demeurez avec nous, disaient-ils ; il se fait tard, le jour baisse : demeurez avec nous." Jésus condescendant, entra avec eux dans l'hôtellerie. Ils se mirent à table ; et bientôt Jésus prit du pain entre ses mains, il le bénit, il le rompit et le leur a donné, comme au cénacle---aussitôt leurs yeux s'ouvrirent et

ils reconnurent Jésus, mais Jésus avait disparu! --- " C'était bien Lui, c'était bien Lui! disaient les deux pauvres disciples ravis, c'était bien Lui! Comment ne l'ayons-nous pas plus tôt reconnu ? nos cœurs étaient si ardents pendant qu'il nous parlait dans le chemin! c'était bien Lui!"

Et tout en disant, ils reprenaient leur bâton de voyage, et se remettaient en chemin vers Jérusalem, malgré la fatigue et malgré la nuit.

Qu'importe la nuit! qu'importe la fatigue pour qui marche avec Jésus! Ils retournèrent à Jérusalem. Tous les disciples étaient réunis dans le cénacle; quand ils entrèrent un doux murmure les accueillit---" Il est ressuscité! il est vraiment ressuscité, *Resurrexit vere!* il est apparu aux saintes femmes, il est apparu à Madeleine, à Simon! Il est ressuscité vraiment!"

Ils racontèrent alors ce qui leur était arrivé sur le chemin, à eux-mêmes, et comment ils avaient reconnu Jésus à la fraction du pain; et tous ces bons disciples laissaient éclater leurs transports de joie, d'espérance et d'amour pour Jésus. Bien plus solennelle fut leur allégresse quand tout-à-coup, les portes closes, au milieu d'eux Jésus apparut! --- " Paix à vous! disait le bon maître, en les saluant comme de coutume, *pax vobis!*" néanmoins un frémissement de crainte ou d'émotion remuait l'assemblée; car Jésus, pour l'apaiser, ajouta: " Ne craignez pas, ne craignez pas! c'est moi! ce n'est pas un fantôme, c'est moi; voyez et touchez." Et il leur présenta ses mains, ses pieds et son côté ouvert.

Après que Jésus leur eût donné ce témoignage sensible de sa résurrection, il leur dit encore: " *Pax vobis!* la paix soit avec vous!" Et il souffla sur eux en disant: " Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à

ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez." Ayant dit ces paroles, Jésus s'évanouit à leurs yeux.

C'était la cinquième apparition de Jésus au jour glorieux de sa résurrection. Après cette apparition Jésus ne se montra plus ce jour-là. C'était assez !

En effet, désormais les hommes peuvent chanter le cantique de la vie et de l'allégresse, alleluia ! Le Christ est ressuscité : et le Christ ressuscité ne meurt plus, alleluia ! Il est vivant !

Il est vivant dans le Ciel, au séjour de la gloire, assis sur le trône du Père, à sa droite, avec son corps glorieux, régnant sur les Anges et sur les Saints qui l'adorent ! Il est vivant, le Christ, dans le sein de l'Eglise ici-bas, selon sa promesse divine : "Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles," et l'Eglise, vaillante le garde fidèlement dans son sein ! Il est vivant, le Christ à l'autel, dans la divine Eucharistie, faisant rayonner autour de Lui la lumière, l'innocence, l'amour, l'immortalité ! Il est vivant, le Christ, audedans de vos âmes, aujourd'hui, mes Frères ! Oh ! vous le sentez bien ! votre cœur est ardent, parce que Jésus lui parle ; votre cœur est heureux, parce qu'il l'a touché ; votre cœur est vivant, parce qu'il lui a donné le germe de la vie éternelle ! Il est vivant, le Christ !

Et non-seulement il est vivant, mais il est la Vie essentielle, la Vie véritable, la seule vivante !

Il est la vie, Jésus ressuscité ! la vie, débordant hors de son sein, qui presse le néant, suscitant l'être, éveille la nature ! Il est la vie dont l'éclat fait étinceler les anges, les étoiles et les soleils ; la vie, dont la fécondité peuple les mondes, orne la terre, gonfle les océans ! La vie dans la beauté, dont le sourire caresse les fleurs, em-

baume les brises et fait palpiter notre pauvre cœur humain ! Il est la Vie dont le flot de retour, la grande vague rentrante, saisit la nature entière, l'enlève et l'écoule par le sacrifice, en Dieu !

Il est la vie Jésus ressuscité ! cette vie surnaturelle, et plus grande et plus belle, qui n'est qu'un débordement de la grâce, qu'un écoulement de la substance de Dieu en nous, qui tombe dans l'âme humaine et la dilate et l'agrandit et la transforme pour la rendre vivante et glorieuse comme Lui.

“ Oh ! quel est l'homme qui veut la vie ? *Quis est homo qui vult vitam ?*

Seigneur, dans ce jour de résurrection et de gloire, plus que jamais vous dites : Si quelqu'un a soif de vie qu'il vienne à moi et qu'il boive ! Jésus ressuscité, nous venons tous à Vous : donnez la vie à notre intelligence ! loin de vous, elle est inquiète, égarée, toujours impuissante,—soyez son flambeau, sa lampe brillante et ardente ; son doux verbe de vie et de lumière ! donnez la vie à notre cœur ; vous l'avez fait si grand, si haut, si large, si profond ; vous l'avez pétri avec quelque chose de divin qui fait sa gloire, comme aussi son tourment; vous l'avez créé à la façon des abîmes ! ô Jésus ressuscité, ô Dieu vivant ! remplissez-le ! Faites en ce jour lever sur toutes ces âmes chrétiennes, le grand jour de votre résurrection, le jour étincelant de votre immortalité ! que toutes ces âmes, désormais toujours vivantes de votre vie, à jamais mortes pour le péché, parviennent heureusement au séjour de la vraie gloire, de la vraie félicité, de la vie éternelle !! Amen.

REMERCIEMENTS.

Il nous semble que nous ne pourrions faire plus de plaisir à nos lecteurs et mieux terminer ce travail qu'en reproduisant ici l'adresse dans laquelle Mr Sentenne, curé de N.-D., remercia, le jour de Pâques, Mgr Soulé de tout le bien qu'il avait fait à la population.

" Mgr, a-t-il dit, j'ai un devoir bien doux, mais en même temps bien difficile à remplir, celui de présenter à Votre Grandeur l'hommage mérité de la vive reconnaissance de toute cette paroisse. Votre Grandeur a passé parmi nous en faisant le bien : le bienfait a été pour tous, il est juste aussi que la reconnaissance soit témoignée en présence de tous et au nom de tous.

" Voilà pourquoi, je prends la liberté de vous l'adresser du haut de cette chaire. Cet hommage est sans apprêt et sans art. Il n'a qu'un mérite, mais ce mérite je le mets au-dessus de tous les autres, celui de la sincérité.

" Votre grande âme faisait naguère un vœu qui nous a été jusqu'au cœur, elle s'écriait : ' Que ne puis-je faire remonter vers sa source, ce souffle de foi et de religion que je retrouve ici." Ce mot est bien flatteur pour nous et il contient l'allusion au plus précieux trésor que nous possédons et que nos pères ont conservé au prix de leur sang, notre foi catholique.

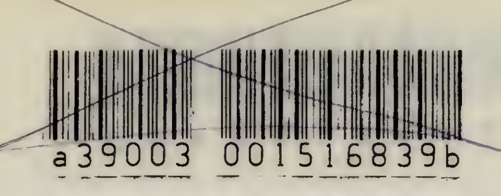
" A mon tour, qu'il me soit permis de vous répliquer, Monseigneur, que nous ne regardons pas la source comme tarie et que le souffle de foi et de religion qui a donné naissance à la France de Charlemagne et de St Louis, a toujours la même efficacité.

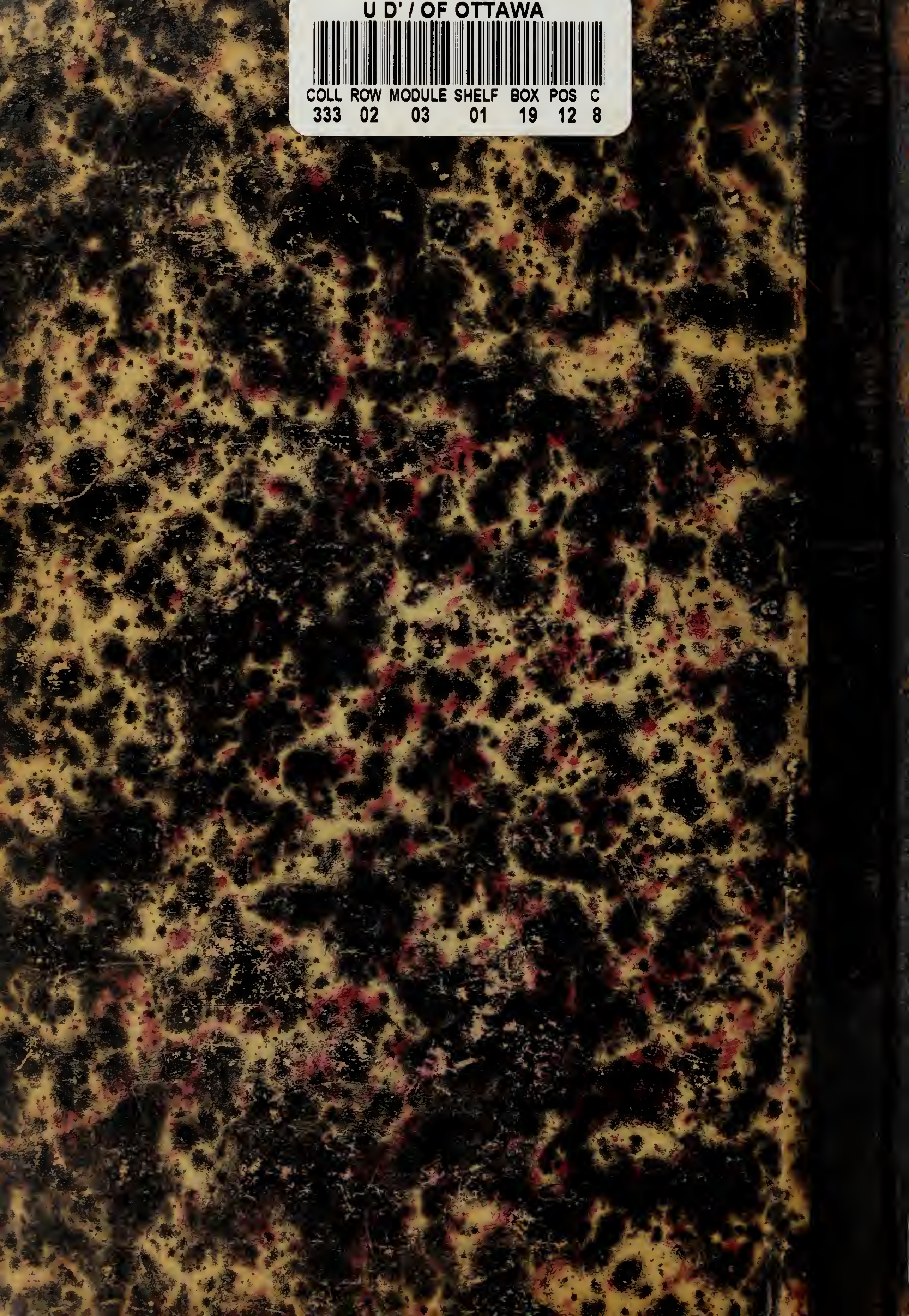
“ Grâce en soit rendue à ce glorieux épiscopat français dont vous êtes l’un des membres les plus éminents. C’est l’épiscopat qui a fait la France et malgré l’esprit de négation et de mort qui passe en ce moment sur elle, c’est l’épiscopat qui la rétablira. Les ténèbres ont leur heure, mais Dieu a l’Eternité !

“ Il vous plaît d’admirer les progrès que la foi a faits dans l’Amérique du Nord du détroit de Belle Isle aux Montagnes Rocheuses, et dans le bassin du St-Laurent comme dans celui du Mississipi. Ils sont dûs, Mgr, au grand élan qu’avait donné l’épiscopat et le clergé français à la civilisation de ces contrées, au zèle uni et fraternel des missionnaires français et canadiens et à la ferveur des congrégations que la France et notre jeune pays ont suscitées au milieu de nous.

“ Vous continuez cette sainte lignée d’apôtres qui n’a cessé de venir nous apporter une parole amie et paternelle. Vous renouvelez les souvenirs précieux que Mgr de Forbin Janson a laissés au milieu de nous. Soyez-en béni et remercié au nom de ce peuple, à qui vous avez parlé avec tant de tendresse, au nom de ce clergé de Notre-Dame, dont je suis le représentant, au nom de cette congrégation de St Sulpice, à qui vous avez bien voulu décerner si souvent l’hommage de votre pieux attachement.”

TABLE DES MATIÈRES.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 01 19 12 8